Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 9 — 4 Mars 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

GRÈVES EN ESPAGNE

MALGRE le fort contrôle policier et le freinage de toute action des travailleurs espagnols par les Syndicats Verticaux, un peu partout, mais particulièrement au Pays Basque, les grèves éclatent en Espagne.

Grèves de ralentissement de production ou grèves avec abandon des lieux de travail, selon les causes et les entreprises. Motif : demandes d'augmentation de salaires. Avec l'actuel standard de vie, les ouvriers espagnols ne peuvent pas vivre.

Les uns cherchent à résoudre ce problème angoissant et quittent l'Espagne pour aller travailler à l'étranger; les autres font deux journées, à la place d'une. Mais même pour cette solution, le travail manque. Alors, c'est la misère.

Le gouvernement espagnol, de son côté, cherche une issue, essaye de développer certaines industries et donne toutes facilités au capital étranger. Par exemple, nous venons d'apprendre que l'Espagne est en train de construire 71 bateaux pour plusieurs nations, entre elles le Pakistan et l'Angleterre. Si on commande la construction de ces bateaux aux arsenaux espagnols, c'est parce qu'ils peuvent travailler à plus bas prix que n'importe quel autre pays du monde. En effet, la main-d'œuvre espagnole est la moins payée d'Europe.

Il y a toujours une limite à la résignation de n'importe quel ouvrier. Les basques ont toujours été parmi les plus inquiets de l'Espagne franquiste. Beasain et d'autres villes industrielles basques, sont un foyer continu d'agitation sociale. Mais il faut penser aussi que derrière cette agitation purement revendicative, il y a le mécontentement contre le régime, l'action antifranquiste. Le gouvernement le sait bien, qui commence, d'ores et déjà, à parler de complots « communistes ». Au Pays Basque, les forces politiques et ouvrières d'opposition sont surtout le Parti Nationaliste et la Solidarité des Travailleurs basques, d'inspiration catholique, mais cela ne fait rien. Pour les besoins de la cause, les catholiques basques peuvent très bien être qualifiés de « communistes ».

Les grèves, franches et sourdes, ne sont pas seulement l'apanage des contrées industrieuses des trois provinces de Vizcaya, Alava et Guipuzcoa. Elles se produisent un peu partout. En Catalogne, dans la Région de Levante, aux Asturies, en Andalousie. La Presse n'en dit pas un mot, mais elles sont un fait.

Peut-être est-ce pour donner un dérivatif à cette inquiétude et à ce malaise que l'on commence à orchestrer toute une campagne de Presse, étayant la demande de l'Espagne franquiste, qui a posé sa candidature d"entrée dans le Marché commun. On fait miroiter, devant l'opinion publique espagnole, les avantages que cela rapporterait à l'économie ibérique, les débouchés qui s'ouvriraient pour la production espagnole, l'augmentation de travaux que cela signifierait. On veut dire par là aux ouvriers : patientez, ne vous agitez pas; bientôt vous pourrez travailler, à bas prix, et entrer en compétition avec les japonais et les allemands. L'Espagne pense se tirer de toutes les conditions du Marché Commun, même de celles qui pourraient créer certaines obligations et qui tendent à égaliser la situation sociale des travailleurs des pays membres de la Communauté. Il y aura toujours des moyens de déguiser la réalité, en comptant sur la « bonne volonté » des grands trusts, eux aussi intéressés pour que le « statu quo » social et économique de l'Espagne de Franco demeure le même.

Dommage qu'il ne soit pas encore possible de coordonner toute cette action prolétaire, de l'orienter dans le sens des véritables intérêts de la classe ouvrière espagnole, qui n'aura jamais aucun droit garanti et aucune liberté reconnue, tant que le franquisme ne sera pas abattu une fois pour toutes.

SOLIDARITE

DONNEURS DE SANG

Il existe plusieurs façons d'être solidaire envers autrui. L'aide matérielle — en argent ou en toute autre sorte de dons destinés à ceux qui en ont besoin —, le soutien moral, le conseil donné en toute amitié, l'effort intellectuel ou manuel qui peut nous être sollicité et l'estime sincère et désintéressée, sont autant de possibilités qui nous sont offertes pour faire profiter de notre solidarité à plus deshérité que nous.

Malheureusement, nous ne savons ou ne pouvons pas toujours être solidaires. Le manque de moyens matériels, la méconnaissance des cas précis où nous pourrions être utiles, la journée trop courte qui nous empêche de penser à autre chose qu'à nous-mêmes, et, pourquoi ne pas le dire, l'oubli pur et simple de nos obligations, font de nous des gens qui, très souvent, sommes en-dessous de l'esprit de solidarité qui devrait primer dans nos rangs. Cela n'est pas une critique, mais une constatations, et je tiens à signaler que, personnellement, je me trouve certainement parmi les tous premiers de ceux qui manquent à un devoir dont la portée est primordiale.

Il m'est apparu, néanmoins, qu'il y a une façon de se montrer solidaire dont on parle très peu dans notre milieu, et qui, pourtant, se trouve classée parmi les plus importantes. C'est le don du sang.

Oui, avec quelques centimètres cubes de sang on peut sauver une vie, la vie d'un enfant, d'une mère, d'un vieillard, d'un homme qui doit vivre pour s'occuper des siens. On peut apporter le bonheur dans une famille, éviter le désespoir d'une perte irréparable et avoir la joie immense de se dire qu'un geste simple a suffi pour transformer chacun d'entre nous, en un être humain capable d'offrir une chance de survie à quelqu'un qui souffre et qui a besoin d'un sang nouveau pour rester près de nous, avec ceux qui l'aiment et qui ne veulent pas le perdre.

Dans ce monde qui est si injuste, nous pouvons et nous devons remplir nos devoirs de solidarité, compte tenu de nos possibilités matérielles, physiques et autres. Et il me semble que la qualité de « donneur de sang » peut nous permettre un geste solidaire, complément presque indispensable de toutes les autres activités dont nous sommes capables dans cet ordre d'idées.

Il faut savoir, par exemple, comme je l'ai appris en me documentant à ce sujet, que le sang total est utilisé pour les opérations à cœur ouvert (enfants atteints de la

por A. TARRAGO

maladie bleue) et pour les opérations chirurgicales, en cas d'hémorragies traumatiques dues aux accidents de travail et de la route, entre autres. Que les globules rouges concentrés sont nécessaires au traitement de l'anémie et que le plasma et ses dérivés sont employés contre les brûlures, les maladies infectieuses des enfants et chez les femmes enceintes, pour prévenir des malformations à l'enfant qui va naître, sans oublier le traitement de certaines affections hépathiques ou rénales. Et je m'en tiens, naturellement, aux aspects les plus connus, qui prouvent suffisamment toute l'importance qu'il faut attacher à cette activité humaine et généreuse.

Toute personne bien portante, âgée de 18 à 60 ans, est susceptible de devenir « donneur de sang », et si nous tenons compte du fait que sur les 5 litres environ de sang que nous possédons, on n'en prélève qu'un seizième et que ce volume se refait entre 1/2 heure et 3 heures, il nous sera aisé de comprendre que notre don ne comporte aucun risque mais que, par contre, il est susceptible de sauver une vie en danger, c'est-à-dire, d'apporter l'espoir et la joie au sein d'une famille malheureuse.

Il est prouvé que l'on peut donner son sang plusieurs fois par an sans courir le moindre danger. La moyenne est de 5 fois pour les hommes et de 3 fois pour les femmes, les uns et les autres soumis à la visite médicale qui précède le Don du Sang, visite qui permet de déterminer si le donneur est en état d'accomplir ce geste, qui

(Suite en page 2.)

L'ESPAGNE ET LE MARCHÉ COMMUN

Par Louis MAJOR.

Il est incontestable que notre mouvement ouvrier — et nous pourrions presque dire tous les mouvements ouvriers de notre pays — est très attaché aux Républicains espagnols.

La révolution espagnole demeure fraîche dans la mémoire de la plupart d'entre nous.

Des contacts personnels ont été noués avec des réfugiés espagnols et les nombreux enfants espagnols qui ont été confiés à nôtre pays forment un lien étroit qui nous unit intimement au peuple espagnol.

L'IMMENSE MISERE DES TRAVAILLEURS

En outre, tous ceux qui s'occupent de ce qui se passe en Espagne sont profondément impressionnés par l'immense misère que connaissent les travailleurs de ce pays, en opposition avec les grandes richesses d'une caste privilégiée.

Maintenant que l'Espagne a été admise dans les grands organismes internationaux, la Banque mondiale, le Fonds monétaire international et enfin l'O.C.D.E. (Organisation de coopération et de développement économiques), voici que de divers côtés on lance des ballons d'essai en vue de permettre à ce pays de faire partie du Marché commun.

En tant que mouvement syndical — et d'ailleurs en même temps que les chrétiens — nous avons refusé que les Espagnols, au nom d'un mouvement syndical inexistant ou fasciste, fussent admis à la commission consultative syndicale de l'O.C.D.E. A Bruxelles, les deux internationales, la C.I.S.L. et l'internationale chrétienne ont tenu une réunion édifiante contre l'admission de l'Espagne à l'O.C.D.E. et plus spécialement contre son entrée à la commission consultative syndicale.

POUR DES RAISONS ECONOMIQUES

Devant les énormes difficultés économiques que rencontre l'Espagne, en conséquence de la politique de ses maîtres fascistes et sous la pression des grands monopoles et des banques qui dominent la vie économique espagnole d'une manière absolue, Franco s'est vu contraint d'adopter la thèse des anti-phalangistes et de se tourner vers l'Europe.

Pour quel motif ? Pour octroyer aux Espagnols une plus grande libertée ? Pour restaurer la démocratie dans ce pays ? Pour essayer d'améliorer le niveau de vie des travailleurs ?

Pour permettre aux gens de vivre dans des conditions normales, sans être poursuivis et jetés en prison pour la moindre activité syndicale ou pour être d'opinion antifranquiste ?

Non ! L'Espagne désire à présent se tourner vers l'Europe parce que la deuxième phase du Marché commun est ouverte. Parce qu'un ac-

(Suite en page 2.)

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

Mozambique

UNE STATUE DE SALAZAR DETRUITE A LOURENÇO-MARQUES

Lourenço-Marques. — *Une statue de Salazar, haute de trois mètres, a été détruite par une mystérieuse explosion, hier soir, devant le lycée portugais de Lourenço-Marques.*

L'explosion a été entendue dans toute la ville.

Dommage que ce soit seulement la statue !

⁂

TWIST PENDANT 33 HEURES

Harlow (Angleterre) (A.P.). — Un jeune homme de 21 ans a gagné un marathon de twist devant 60 autres candidats. Il a dansé pendant près de 33 heures, ne prenant qu'un repos de trois minutes toutes les heures. Les derniers concurrents se sont écroulés dix minutes avant lui.

Une pioche et une pelle seraient très utiles à l'ardeur de ce charmant jeune homme.

⁂

« LA PITIE DE DIEU » GONCOURT 61 (JEAN CAU) INTERDITE EN ESPAGNE

La censure espagnole a confirmé, une seconde fois, l'interdiction du roman de Jean Cau « La Pitié de Dieu », (Prix Goncourt 1961), malgré la lettre de protestation de l'éditeur espagnol Barran.

Celui-ci invoquait le scandale international que provoquerait l'interdiction d'un Prix Goncourt et la popularité de Jean Cau en Espagne à la suite de la publication de « Les Oreilles et la Queue » (un essai sur la tauromachie).

Mais la censure a pourtant fait la sourde oreille.

Rien d'étonnant. En Espagne, ni pitié de Dieu, ni des hommes !

⁂

MADRID : UN ORATEUR AMENDE POUR AVOIR PRONONCE UN DISCOURS SANS AUTORISATION PREALABLE

Madrid (A.F.P.). — Une amende de 25.000 pesetas (2.000 NF) a été infligée au dirigeant du mouvement d'opposition « Union espagnole », favorable à une monarchie libérale, pour un discours qu'il avait prononcé en novembre dernier.

Ce discours, qui préconisait l' « européisation » de l'Espagne et protestait contre le silence entourant les activités de l'opposition, avait été prononcé sans autorisation préalable. Le texte en avait été largement diffusé.

L'U.N.E.S.C.O. peut en prendre acte.

⁂

DES INDIENNES VEULENT CREER UN ETAT SANS HOMMES

New Delhi. — Les femmes de Kapurthala, ville du Punjab, veulent créer un « Stri Sabha », c'est-à-dire un Etat féminin, d'où les hommes seraient exclus. Cette revendication a été présentée, et approuvée à la majorité, à une conférence féminine. Bien qu'une minorité ait estimé que ce projet n'était pas réalisable, la plupart des femmes qui ont pris la parole ont déclaré que c'était « le seul moyen de se libérer de la tyrannie de l'homme ».

Les hommes réussissent si bien

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

DE REDACCION

ILUSIONES PELIGROSAS

EN política, en sociología, en la vida misma, todo ilusionismo es peligroso. Por regla general, la decepción entraña una crisis psicológica en los casos individuales, y una profunda conmoción, en la vida colectiva.

Nosotros, en general, somos muy propensos al ilusionismo. Algunos dicen: Benditas las ilusiones, pues gracias a ellas hemos logrado sobrevivir a 23 años de exilio.

Los que así piensan se equivocan. Si hemos sobrevivido, no es por esa dosis de ilusionismo que periódicamente nos han o nos hemos dado, sino por facultades psíquicas propias del temperamento, de la raza, de la educación recibidas. Hemos resistido por vitalidad, por encarnizamiento en el hecho físico de la vida. Y hemos llenado con actos esta sobrevivencia, por un ejemplo de voluntad y de obstinación, hijas también de nuestra manera de ser, de nuestra idiosincrasia y de nuestra ideología. ¿Cómo no habíamos de perseverar, hombres y mujeres habituados a luchar por un mañana que en general sabemos no será el nuestro; por ideales que en general sabemos no podremos ver realizados, pero que ya fueron los de nuestros padres, que también sabían trabajaban por el bienestar y la felicidad de generaciones futuras? Encarnizarnos en la lucha, en el combate al franquismo, en la recuperación de nuestro pueblo, es tarea normal y lógica para quienes, como nosotros, lo hemos estado haciendo siempre y debemos continuar haciéndolo.

Lo malo, lo peligroso, son los excesos de ilusionismo con que se ha querido estimular la confianza y dorar la espera de los que pudieran desesperarse. Aquel: «Este año sí que va a ser el último; las próximas Navidades en España» — no han sostenido a nadie y han deshecho a muchos —. Ese: «Ahora sí que va de veras; con esto o con lo otro, la cosa está ganada» — ha sido de un infantilismo extraordinario y ha producido, en muchos ocasiones, efectos absolutamente inversos a los esperados.

Otro aspecto a señalar es el de los planes-mitos. Cuando, en 1952, se decidió lanzar de nuevo la iniciativa del Frente antifascista, fracasado en 1945, se vivió un período de euforia, que dió paso, al verse defraudadas una vez más las ilusiones, a otro período de furioso aislacionismo, como el que, en los años 1945 al 50, llevó tantos heroicos compañeros al interior de España. Extremistas, por regla general somos extremados, lo mismo en el entusiasmo que en la decepción. No hay ideas ni soluciones mágicas. No existe taumaturgia alguna que pueda galvanizar a los pueblos, hechos sicológicos que puedan sustituir a la acción perseverante, al trabajo metódico, a la coordinación inteligente de las fuerzas y a la utilización de los factores susceptibles, en un momento dado, de dar al traste con las dictaduras.

Creer que la unidad confederal determinaría «ipso facto» la unidad antifascista, y todo ello la rápida liquidación del franquismo, era desconocer la multiplicidad de los problemas y la cantidad de intereses que hay en juego, políticamente, en torno al problema de España. Era, asimismo, forjarse una ilusión peligrosa, porque ella, al desvanecerse, podía precipitarnos en otra de esas crisis periódicas de reconcentración y de aislamiento, que ha sido la defensa instintiva frente a las reservas, maniobras y tergiversaciones de los otros.

Los problemas hay que examinarlos fríamente, lúcidamente; saber siempre hasta dónde pueden llevarnos estas u estotras actitudes; hasta dónde ellas tienen probabilidades de éxito y hasta dónde este éxito aparente puede interesarnos. Pero todo esto sin reacciones en cadena; examinando y calibrando las posibilidades y previendo los escollos y los inconvenientes.

Guardándonos, sobre todo, de ilusiones peligrosas, del uso de fórmulas mágicas, de efectos tan cortos y a la postre tan nocivos para la salud como los famosos «tranquilizantes» puestos en moda por la medicina en América y en Europa. El mayor tranquilizante es la serena convicción de unos deberes que nos hemos señalado e impuesto, de una persistencia en la acción que es la condición misma de nuestra existencia, como militantes y como organización, y de una confianza que no necesita de estimulantes para quienes examinan y conocen a fondo las leyes de la sociología y el mecanismo político y económico que rige y determina los avatares de la historia.

L'Espagne et le Marché Commun

(Suite de la page 1.)

cord est intervenu sur la question agricole, entre les Six pays, et qu'ainsi les monopoles espagnols craignent à juste titre de voir diminuer encore leurs exportations et s'accroître leurs difficultés économiques. A présent, comme les Anglais et les Danois, etc..., négocient en vue d'entrer dans le Marché commun, l'Espagne aussi veut, uniquement pour des raisons financières et économiques, faire partie de cette communauté. Pour commencer, elle ne désire pas y entrer comme partenaire, mais bien comme associé de manière à maintenir le régime dictatorial fasciste, tout en recevant quelques avantages économiques.

PROTESTATIONS SYNDICALES

La C.I.S.L. a protesté avec énergie contre cette tentative. Tout comme nous avons protesté contre l'entrée de l'Espagne à l'O.C.D.E., nous protesterons contre son entrée éventuelle au Marché commun. On ne trouvera personne parmi nous pour permettre à l'Espagne franquiste de faire partie de cette Communauté, ni pour appuyer sa requête.

Si l'Espagne désire faire partie de la Communauté européenne, elle doit en tirer les conséquences et honorer chez elle les principes de liberté et de démocratie. Le mouvement syndical qui, seul peut défendre les droits des travailleurs, doit rester libre. En un mot, ce pays doit réformer complètement son régime, pour installer la liberté et la démocratie.

Nous avons trop d'amitié et de sympathie pour nos dizaines de milliers d'amis républicains espagnols qui ont été chassés de leur pays et qui, à travers le monde, aspirent à la liberté, le cœur plein de la nostalgie de leur patrie, pour permettre sans plus l'entrée de l'Espagne au Marché commun.

J'ai pensé qu'il fallait attirer l'attention des leaders politiques responsables de notre pays, et aussi celle des autorités du Marché commun sur la position qu'adopteront tous les mouvements ouvriers libres d'Europe.

Louis MAJOR.

Reproduit de « Syndicats », de Bruxelles, organe de la F.G.T.B.

Por esos libros...

DE ATENAS A MOSCU O ¿QUE ES EL OCCIDENTE?

Por Victor ALBA

Se habla de Oriente y Occidente. La política internacional, a veces, deforma hasta la geografía.

De todos modos, nadie sabe exactamente qué es Oriente: ¿Rusia o el sistema stalinista más o menos modificado, Dostoievsky o Kruschev? De Occidente, hay algunas nociones apenas más claras: ¿cristianismo o libre examen, democracia o colonialismo?

Sin embargo, por encima de lo accidental, aparece lo fundamental. Por lo menos, si no aparece en nuestra vida cotidiana, ni en las noticias de prensa y los boletines de las cancillerías, podemos encontrarlo en algunas lecturas.

CRITICA Y RETORICA

Ese volumen XIII de las Obras completas de Alfonso Reyes (Fondo de Cultura Económica, México), publicado ya después de la muerte del poeta y hellenista mexicano, contiene dos obras de mucha mayor actualidad que sus títulos podrían hacer creer: «La crítica en la Edad Ateniense» y «La Antigua Retórica». Crítica y retórica. Libertad y protesta. Duda y palabra.

De ahí arranca todo. Todo lo nuestro, por lo menos. Tal vez podría decirse que porque venimos de Atenas no queremos acabar en Moscú. Y por esto, justamente, queremos devolver al Mediterráneo a Barcelona y presentárselo, por fin, a Madrid...

Y leyendo estas dos obras, uno se asombra de la gracia, la tenacidad y la eficacia con que Alfonso Reyes supo llevar el Mediterráneo a la alta meseta azteca.

LOS ANTECESORES INMEDIATOS

El tomo quinto de la «Historia del Pensamiento Socialista» del fabiano inglés G.D.H. Cole (Fondo de Cultura Económica, México), muerto hace un año, nos acerca al final de la obra y a nuestra época. Nos ayuda a comprenderla, aunque Cole es a menudo demasiado ingénuo y crédulo en lo que respecta al comunismo y demasiado optimista en lo referente a la socialdemocracia. El volumen se refiere, en efecto, a la época de 1914 a 1931, y lleva el subtítulo «Comunismo y socialdemocracia».

Es interesante seguir la historia de la segunda internacional y su fracaso con la primera guerra mundial, su resurrección, un poco artificial, entre las dos guerras, su rivalidad con la Tercera Internacional y como ésta fracasó, en cuanto a movimiento revolucionario. El próximo tomo (el último de la obra) supongo que nos conducirá, a través de la subida de Hitler al poder, de los procesos de Moscú, la guerra civil española y la táctica del Frente Popular, hasta la segunda guerra mundial y nos hará ver la gran estafa que fué el frentismo y la gran tragedia que fué nuestra guerra, que selló el fracaso de los dos adulteradores del marxismo: la socialdemocracia, por tímida y conformista, y el comunismo, por audaz y totalitario.

Una buena lección, este libro. Una lección que nos ayuda a comprender porque el Occidente es hoy como es.

VISTO DESDE AFUERA

Pero ¿cómo es, ese Occidente del que tanto se habla?

Petru Dumitriu es el escritor más importante de la Rumania moderna. Comunista. Y recientemente escapado de su país, donde se asfixiaba. Ahora está en París. En «Esprit» de enero, publica un artículo, «El Occidente visto desde fuera», que merece leerse. En cierto modo, Dumitriu puede considerarse un espectador, puesto que no ha sido formado en la mentalidad occidental, de libertad y duda, y puesto que se aleja de la mentalidad soviética de fe y sumisión. Dice que el Occidente es, ante todo, una sociedad fundada en el consumo (ojalá esto fuera cierto de América Latina y España). Y considera que, por ello, no contiene los valores capaces de crear una civilización nueva. Tal vez tenga razón.

Para la segunda revolución industrial, sólo vé una posibilidad de éxito: que conduzca a un internacionalismo federal y a la desaparición de los nacionalismos estrechos. La cosa está lejos, pero sin duda también en esto tiene razón...

LAS IGLESIAS

Una parte de Occidente, y una parte hasta ahora esencial, es la religión. El espíritu religioso —que la mayoría de los hombres poseen, nos guste o no—, adquiere en Occidente expresiones institucionales, jerarquizadas. La burocratización de la experiencia religiosa parece ser la forma occidental de vivirla. La Iglesia —nos guste o no— es una realidad que refleja la manera de ser del hombre y la sociedad occidentales.

El mismo «Esprit» (París, diciembre de 1961) consagra un número al próximo concilio, con respuestas a una enquesta, entre ellas una muy interesante de José Luis Aranguren. Y, cosa significativa, de ningún latinoamericano. A veces se tiene la impresión que la Iglesia, —como el comunismo y el sindicalismo— no cuenta en América Latina con teorizantes (teólogos, en caso de la religión).

Volver la espalda a las realidades no sirve de nada. Saber qué significa, qué puede hacer y qué no puede hacer el Concilio, es conveniente, necesario. También es conveniente conocer actividades de la Iglesia que no son, por decirlo así, típicas. Una revista que publican en Montserrat, «Serra d'Or», es tan distinta de lo que normalmente escriben los católicos españoles, que merece destacarse. Ortodoxa, claro. Pero con una comprensión por la vida, por la realidad, muy poco frecuente en la Iglesia ibérica. La revista está redactada en catalán, parece que la molestan a menudo y hasta se habla de que intentan hacerla callar.

MUERTOS Y VIVOS

También característica de Occidente la firma de Stefan Zweig. Eugen Relgis, que fué amigo suyo, nos habla de «Los últimos años de Zweig en Sudamérica» (Santa Fe, 1961). Este febrero, hace veinte años que se suicidó. El folleto de Relgis es no sólo un recordatorio útil de una mentalidad que está desapareciendo, sino también una prueba de algo que es característico de Occidente: la lealtad a las convicciones.

Y para acabar, estas cincuenta páginas de Marc-Aureli Vila, «Motius de Conversa» (Centre Català de Caracas), que sería bueno que se leyeran mucho en Barcelona. Unos temas y unos datos para incitar a la reflexión. Sencillo, pero no superficial. Y occidentalísimo.

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

partout, qu'on peut toujours essayer.

⁂

UNE TERRORISTE MUSULMANE LYNCHEE

Quatre attentats, ayant fait quatre blessés, tous Européens, avaient marqué la matinée à Alger. A 14 h. 30 cinquième incident : une musulmane qui s'apprêtait à déposer un engin à l'école des sœurs de la rue Montesquieu, à Bab-el-Cued, a été blessée par l'explosion prématurée de sa bombe. Elle a été lynchée par les parents d'élèves qui se trouvaient devant l'école.

On suppose ce que cette femme allait faire. Mais ce qui est certain c'est la bestialité et la férocité avec lesquelles elle a été achevée.

⁂

Mme KHROUCHTCHEVA AUX FEMMES AMERICAINES : « JETONS LES BOMBES DANS L'OCEAN »

Londres. — La radio soviétique a annoncé que Mme Khrouchtcheva « s'adresserait aux femmes d'Amérique sur les antennes de Radio-Moscou » (dimanche soir).

Cette nouvelle a été annoncée par le service de la langue anglaise de Radio-Moscou au cours « d'une émission destinée à l'Amérique du Nord ».

« Jetons, devait déclarer notamment Mme Khrouchtcheva, les bombes atomiques, avec les autres armes, dans la partie la plus profonde de l'océan et vivons, sans armement, bons voisins. »

La pauvre femme est, parait-il, une peu simplette...

⁂

GREVES EN PAYS BASQUE ESPAGNOL

Bilbao. — *Une grève des bras croisés a été observée, vendredi et samedi, à la fabrique de pistons Tarabusi, à Bilbao, qui emploie environ 500 ouvriers.*

Elle a été motivée par des revendications de salaires. Une quinzaine de personnes ont été arrêtées.

C'est une façon comme une autre de subvenir à leurs besoins.

L'Etat espagnol est théocratique et paternel.

DONNEURS DE SANG

(Suite de la page 1.)

ne coûte rien et dont la portée solidaire se place, sans aucun doute, parmi les plus importantes.

Pour celui qui se décide à devenir « donneur de sang », rien n'est plus facile. Il peut le faire dans bon nombre d'Hôpitaux, dans les Centres et Postes de Transfusion et au cours des Journées du Sang organisées dans les villes et plusieurs entreprises importantes. Je peux vous affirmer, en connaissance de cause, que rien n'est plus simple et que le geste accompli, on s'estime heureux d'avoir fait son devoir et d'être devenu un anneau de plus dans cette grande chaîne de solidarité dont font partie, partout dans le monde, les donneurs bénévoles de sang.

Il y aura peut être parmi vous des lecteurs qui trouveront que ce sujet se place en dehors du cadre de notre publication. Pour moi, je crois qu'il est tout indiqué d'en parler et que chacun de nous, sans oublier les mille autres façons d'être solidaire envers son prochain, doit tenir compte de la possibilité qui lui est offerte d'aider à sauver une vie, celle d'un être qui nous est inconnu, mais qui avait le droit d'espérer et méritait les quelques gouttes de sang qui lui permettent de vivre, d'agir et de penser.

Je souhaite sincèrement que ces quelques lignes aient le privilège de retenir l'attention et de convaincre.

Paris, février 1962.

A. TARRACO

REPORTAGES

XV - CHINA, *hoy*

Por Víctor GARCIA

Popularmente, Nanking es célebre por tres motivos: sus célebres patos, sus no menos célebres chinches, que los japoneses internacionalizaron con el nombre de «Nanking Mushi» y el celebérrimo Mausoleo de Sun Yat Sen, ello a pesar de que Lin Yu Tang afirma que: «Las más importantes y valiosas cosas a ver en Nanking son: *ni* la avenida Chungshan *ni* el Mausoleo de Chungshan» (4).

Los patos pueden verse en la totalidad de su proceso, desde que nacen hasta que deliciosamente satisfacen las mayores exigencias de los más refinados «gourmets». En las afueras de la ciudad, hay grandes criaderos de estos palmípedos, chapoteando en el barro de los estanques que se encuentran recorriendo la red de caminos próximos a las Colinas de Púrpura Dorada. También los vemos expuestos en las tiendas de la ciudad, aplastados, como si una apisonadora hubiera pasado por encima, y, por último, en cualquiera de los restaurantes que se hallan en los alrededores de Sin Chen Kou, uno puede conocer las mil maneras distintas que el cocinero chino conoce para servir el pato nankinés.

Las chinches no alcancé a verlas y creo que la campaña higiénica llevada a cabo por el actual régimen habrá acabado con ellas.

En cuanto al Mausoleo de Sun Yat Sen, quiere ser una combinación del cemento armado con los cánones arquitectónicos de la China antañona, con resultados bastante mediocres. Las tejas azules esmaltadas aparecen fuera de lugar encaramadas sobre las paredes y las columnas de concreto. Los cuatro años dedicados a la construcción del Mausoleo (1926-1929) están dentro del período estéril de creación artística que cruza la China contemporánea.

El Mausoleo, situado en las afueras de Nanking, ocupa una superficie, al pié de las Colinas de Púrpura Dorada, de unos 100.000 metros cuadrados y una escalinata conduce a los visitantes desde la avenida de Chungshan hasta la mitad de la colina donde se halla la tumba del «Padre de la República china». Le pregunto a Hong Chia Chu y a Shu Sze Seng, los guías que la Intourist me ha deparado en Nanking, si es cierto que Chiang Kai Shek se llevó a Formosa los restos de Sun Yat Sen, como se afirma en Hong Kong. Ambos aseguran que los restos están en el Mausoleo y que si el cuerpo del gran patriota no es visible, como antes, a través de una vitrina, es debido a que un desperfecto originó la entrada de aire en la misma y descompuso el cuerpo embalsamado, por lo que tuvo que enterrarse definitivamente.

Cerca del Mausoleo, se halla la tumba del primero de los Ming: Chu Yüang Chan, el hijo de un campesino que logró encaramarse en el trono del gran Imperio del Medio. Al igual que en el pié de los montes Pataling, al norte de Peking, donde están los demás emperadores de la dinastia Ming enterrados, la tumba de Chu Yüang Chan se halla al final de una larga avenida guardada, a uno y a otro lado, por estatuas de elefantes, camellos, caballos y mandarines.

⁂

En 1929 el gobierno de Chiang Kai Shek construyó la pagoda de Ling Ku, también en los aledaños de las Colinas de Púrpura Dorada. Es un monumento de nueve pisos y una altura de 60 metros aproximadamente. Se trata de una pobre imitación de la más célebre de las pagodas de Nanking y de China, mandada a construir por el tercero de los Ming, Ch'eng Tsu y conocida como la Torre de Porcelana.

Con todo, la parte más agradable de Nanking no reune ninguna importancia histórica o artística: es el parque Chieng Hu Hu, con un perímetro de 20 kilómetros y cuatro quintas partes de agua, otra prueba más de la capacidad creativa del chino y su equilibrado sentido de la estética y la belleza. El parque se halla a la vista de un tramo de la gran muralla que llegara a rodear toda la ciudad con 33 kilómetros de extensión, 20 metros de altura y diez de espesor. Shu Sze Seng tiene interés en llevarme hasta el pequeño jardin zoológico que hay en el propio parque. Quiere que conozca a Liu Tsú, el poney que hizo también la «Larga Marcha» con Mao Tsé Tung y sus hombres.

También es de rigor visitar el museo arqueológico de la ciudad. Es uno de los más completos que tiene el país, en el que puede seguirse el proceso de la China desde el Sinanthropus hasta nuestros días. Posee también muchas obras de arte, tales como la enorme pieza de bronce pesando 875 kilos en forma de cofre descansando sobre cuatro piés, toda ella de una sola pieza y que data de 3.000 años. A lo largo del inmenso territorio debido a la ausencia de contactos entre sus habitantes, las edades de piedra y de bronce tardan en hacer su transición de la primera a la segunda más de un milenio. El hierro hace irrupción con anterioridad a nuestra era, pero con manifiesto retraso frente a los Hititas en el cercano Oriente.

Hay una copia fiel del original, que se halla en Formosa, de la primera escultura en mármol hallada hasta la fecha. Es un bajo relieve muy pronunciado, representando una pareja besándose al tiempo que el hombre, pasando el brazo por detrás del cuello de la mujer, le coje el seno muy fuertemente. Es una cruda escena sexual con más de 2.000 años de existencia. El *sumum* de perfección, en el jade y la porcelana, se halla en diferentes obras de los períodos Tang y Sung, ofreciendo también, el período manchú, excelentes pinturas y una técnica insuperable en el coral, el jade y la porcelana.

En Nanking asistí a la ópera llamada de Sao Sing, en la que todos los papeles están interpretados por mujeres. La pieza hace referencia al poeta To Fu que se convierte en sirviente para conseguir el amor de la bella Shin Shiang. La orquesta está integrada por mayor número de instrumentos que la de Cantón y la de Peking y la propia música difiere bastante de las dos citadas, por los continuos atisbos melódicos que ofrece. Hay «aperturas» que son de una verdadera secuencia melódica, sin la presencia de los agudos sonidos de los timbales metálicos, tan característicos en la ópera de Peking.

VOCES DE LAS CARCELES ESPAÑOLAS

El director de la prisión de Córdoba, Faustino Gracia; administrador Félix de la Casa; el médico Francisco Rabasa, el día 24 y 25 y día de fin de año, en estas fiestas tuvieron encerrados a todos los reclusos: **total 600**, sin dejarlos pasar ni a cenar tan siquiera con sus amigos. Alegaron orden de la Dirección de Madrid.

El extraordinario de estos días, sólo al mediodía fué de tres sardinas por cada uno y una pequeña ración de migas de pan y cebollas con apenas carne, una naranja y un huevo cocido y un dulce de unas dos pesetas. Por la noche, lentejas sin grasa: nada más. Un plato los días de fiesta: una paella con sebo que fué devuelta en el mismo recipiente delante de Manuel Alfeno, funcionario jefe de cocina. Como todos los días, principalmente por la noche, es arrojada la cena por lo mala que es, justifica los platos que consisten: al mediodía, cinco kilos de arroz hervidos con dos kilos de tocino, nada más; y garbanzos de tercera calidad que huelen que apestan; les echan tres litros de aceite para los 600 reclusos.

La población penal vive del taller, comprando en el economato de la prisión donde venden **kilos de azúcar a 700 gramos**, y los embutidos de una forma escandalosa. Con decir que una rodaja de cebolla vale una peseta.

La cocina está llena de porquería; igual los cocineros, a los que no se les da jabón para su aseo. Al extremo que entran cucarachas en la comida. El día 27 de diciembre de 1961, el recluso Francisco Jiménez Ronda llamó al funcionario Juan de Dios en el comedor para mostrarle una cucaracha. Este señor dijo que él no podía hacer nada, aunque se lo dijo al jefe de cocina y éste tomó el nombre de dicho recluso, diciéndole que como molestara más lo castigaría, y que cogiera comida en otra mesa. Este recluso quedó sin comer y algunos más.

A la población penal la dominan, a pesar de las anomalías, y es porque el 70 % son gente viciosa, inaptos e inmorales. Juegan el dinero delante de los funcionarios. Sólo los castigan cuando hacen trampas. Se pelean y alguna vez hay sangre. Si no ocurre esto, nada les dicen, pero el vicioso dice que hay libertad.

Al recluso Bruno Moreno García lo miraron por rayor X y el día 20 de septiembre del 61 le sacaron dos kistes en el pulmón. Fué visto por el dispensario de Córdoba. Le dijeron que tenía que operarse otra vez con urgencia y el 5 de enero del 62 aún sigue aquí este recluso, sin que le hayan propuesto para el hospital provincial de Madrid. Ha perdido doce kilos; con frecuencia escupe sangre. Está muy pálido y con mucha fatiga. Lo empujan a la muerte. El médico viene cada 15 ó 20 días. Dice que viene por caridad, pues no es médico del cuerpo y le pagan poco.

El recluso Manuel González estuvo cinco días con pulmonía: se ha salvado por chiripa; después de sufrir el primer abandono.

Veinticuatro días lleva en su celda David Otonson Isidoro, enfermo; no puede comer. No le pusieron ni leche. Se alimenta de lo que algunos reclusos le llevan. Tuvo que comprarse el día 28 de diciembre del 61 una caja de «Borronquinar», pues aquí no recetan más que pastillas de aspirina y rara vez calcio.

Francisco García David, después de estar seis meses detrás del médico, por aburrimiento lo miró con Rayos X. De allí tuvo que subir a la enfermería con grandes lesiones en un pulmón. Aquí, por los malos alimentos, recaen los residuales de tuberculosis pulmonar.

Recayeron en tres meses, José Jiménez Molina, José Palacios Jiménez, Enrique Marina Sánchez y otros que lo están. No quieren ni ver al médico.

A estos enfermos los tienen a 18 pesetas de racionado y les dan una alimentación; el primer plato de lo general, un trocito de bacalao con una naranja, cuando no tres sardinas. Se vé el robo manifiesto.

En la Provincial de Ciudad Real se encuentra en celda de castigo el enfermo de pecho Evangelino Pendone. Este protestó de los malos alimentos que daban a los enfermos en el sanatorio provincial de Guadalajara y la Falga, y Pedro Rioboy, Director médico, le dió de alta y le agregaron siete meses de castigo en celda. Aún sigue castigado; duerme en el suelo; ha perdido doce kilos.

El oficial Angel Anastasio, vende las tarjetas pornográficas a quince y a veinte pesetas a los reclusos y enfermos. Manuel Carrascal se lo consiente.

El doctor Piñeyro ordena al médico del dispensario en Ciudad Real dé de alta a los enfermos, diciendo que están curados, y que los mande a la prisión de Ciudad Real por corto tiempo. Cuando visita Córdoba y otros lugares, donde van trasladando a los enfermos, ordena a los médicos que no les hagan caso, que no les den ni rebaje ni sobre-alimentación, que los que se mandan a las prisiones están curados para toda la vida. Así Rafael Parra Salladares, Enrique Marina Sánchez, Sergio Jiménez, José Jiménez Palacios, Miguel Carrasco fueron dados de alta.

El día 26 de septiembre fueron propuestos para el sanatorio de Guadalajara próximo. Desde agosto del 60 fué el enfermo Diego Martínez Vázquez, afectado por una fuerte sinusitis y no se le ha hecho caso, y en grave estado llega a Yeserías el 14 de febrero del 61. Le operaron, desfigurándole por completo, como su foto lo demuestra. A los diez días de la operación, le quitaron las gomas por donde expedía la infección y a empujones lo metieron en el coche para Ciudad Real, sin hacer nada. Sólo por ser fuguista. El médico que lo operó, Severino Torrijo, se opuso a su traslado. Pero D. Luis Castela, director médico de Yeserías, de acuerdo con el director de la prisión, Francisco Blanco de Blas, impusieron ese violento proceder con ese enfermo.

En Ciudad Real sólo quedan 12 enfermos de los 48 que había. Piñeyro quita aquel centro de residuales. Los está echando a los penales. Ya no saben qué hacer con estos muchachos, después que les estuvieron dando mala alimentación al extremo de darles tres higos de postre hasta con gusanos, cobrando 1,50 pesetas.

(Extractos de cartas conseguidas sacar clandestinamente de los Penales de España).

SERGEI EISENSTEIN

(Suite de la page 8.)

film n'a rien perdu de sa beauté ni de son intensité dramatique.

Avec le triomphe du film sonore s'ouvrit également pour Eisenstein une ère nouvelle. Le caractère agité, révolutionnaire cède le pas à la beauté plastique, monumentale. De cette époque datent ses sketches historiques : « Alexandre Newsky » et « Ivan le Terrible ». Son penchant pour le monumental, qui se manifeste déjà dans « Potemkine » et « Grèves », atteint ici une perfection plastique qui, en dépit d'une effervescence moindre, ne fait que gagner en qualité.

« Alexandre Newsky » dépeint la lutte des Russes contre l'Ordre teutonique, mais l'intrigue n'est qu'un prétexte à préparer la célèbre bataille sur le lac gelé.

Eisenstein a renouvelé ici, dans un autre décor et avec d'autres moyens, le tour de force de la scène de l'escalier. Les rangs serrés des Chevaliers semblables à un mur d'acier, affrontent les bandes désordonnées des Russes. Petit à petit se dessine le mouvement dans l'armée et finalement se produit le choc entre les deux masses, présenté par fragments. La lutte est engagée, la tension atteint son paroxysme au moment de la victoire des Russes, où les conceptions d'Eisenstein sont en quelque sorte, sublimées. La lutte de l'homme contre le robot reste le véritable thème.

« Alexandre Newsky » a été le prélude au chant du cygne d'Eisenstein : « Ivan le Terrible ». Après des années de préparation, au cours desquelles chaque détail fut étudié, Eisenstein s'attaqua à cette œuvre. La vie du Tsar Ivan n'est pas considérée comme une évocation historique, mais comme l'ascension symbolique du peuple russe. Ivan engage le combat contre les forces conjuguées des boyards, des popes et le prétendant à la couronne. Rien ne lui est épargné, il boira la coupe de la souffrance jusqu'à la lie, mais sa vie n'aura pas été inutile : l'unité finale de l'empire russe sera sa récompense. Cette fresque historique apporte la confirmation d'un talent mûri au cours d'années de création et de réflexion. Le mouvement intense de la première période a définitivement fait place à la vision aristocratique qui sait associer la foi dans le but poursuivi à une forme plastique parfaite. Comme le tsar bâtit son empire, Eisenstein a bâti son film qu'il faut considérer comme un hymne à la lutte éternelle de l'homme vers la perfection.

Une analyse d' « Ivan le Terrible » nécessiterait tout une étude, mais dans cette œuvre, Eisenstein a mis avec ténacité et grâce à un effort titanesque tout ce qu'il a acquis au cours des années précédentes.

La beauté plastique de chaque image n'est pas isolée, mais constitue une pierre nécessaire à la composition d'une mosaïque complète. Et pourtant, malgré ce tout qui se tient, des images sont restées ancrées dans la mémoire, telle que la figure solitaire du tsar qui, par-dessus l'étendue de neige, contemple la marche du peuple qui s'approche, le désespoir du tsar dans la chapelle, le tsar et la femme morte. C'est précisément dans ces scènes où la solitude d'Ivan est rendue sensible, que l'intensité dramatique atteint son sommet. Le sacrifice de son bonheur et l'isolement sont le prix que paiera le tsar pour ses buts élevés.

Les cathédrales gotiques chantent un chant impérissable, elles défient le temps, fièrement et majestueusement. Leurs créateurs sont retournés en cendres, mais elles restent l'hommage vivant à leur puissance créatrice. Eisenstein n'est plus, mais ses œuvres témoignent de son art véridique.

Raoul MAELSTAF.

L'ECOLE MODERNE

(Suite de la page 8.)

tion de la contrainte, les milieux artificiels où les enfants sont éloignés de la nature et de la vie, la discipline intellectuelle et morale dont on se sert pour leur imposer des idées toutes faites, des croyances qui dépravent et annihilent les volontés. Sans crainte de nous tromper, nous pouvons rendre l'enfant au milieu qui le sollicite, le milieu de nature où il sera en contact avec tout ce qu'il aime, et où les impressions de vie remplaceront les fastidieuses leçons de mots. Si nous ne faisions que cela, nous aurions déjà préparé en grande partie la délivrance de l'enfant.

« Dans de tels milieux, nous pourrions alors appliquer librement les données de la science et travailler avec fruit.

« Je sais bien que nous ne pourrions réaliser ainsi toutes nos espérances, que souvent nous serions forcés, par manque de savoir, d'employer des moyens à réprouver ; mais une certitude nous soutiendrait dans notre effort : c'est que, sans même atteindre tout à fait notre but, nous ferions plus et mieux dans notre œuvre imparfaite encore, que ce qu'accomplit l'école actuelle. J'aime mieux la spontanéité libre d'un enfant qui ne sait rien que l'instruction de mots et la déformation intelectuelle d'un enfant qui a subi l'éducation de maintenant.

« Ce que nous avons tenté à Barcelone, d'autres l'ont tenté ailleurs et, tous nous avons vu que l'œuvre était possible. Et je pense qu'il faut l'aborder sans délai. Nous ne voulons pas attendre la rénovation de l'école ; s'il faut attendre cela, on ne fera jamais rien. Nous appliquerons ce que nous savons et, à mesure, tout ce que nous apprendrons. Déjà un plan d'ensemble d'éducation rationnelle est possible et, dans les écoles telles que nous les concevons, des enfants peuvent se développer, heureux et libres, selon leurs aspirations. Nous travaillerons à le perfectionner et à l'étendre.

COLLABORATION

Comentario

¡Y pensar..., que...!

NUNCA fué empresa facilona la denuncia sin «razón» potencial que la respalde, de cosas que, por estar tan a la vista, aun los más topos las perciben. De ahí que cuantos se hallan en tal caso y se atarean en ese quehacer denunciador, inevitablemente tropiezan con la tenez resistencia de quienes, por excesivo «pundonor» y tenerlas ante sus narices no tragan la «píldorita», para no crearse serios problemas de «conciencia», que, a más de mortificantes, pondrían en peligro de eterna condenación sus almas «piadosas». Por eso nuestra denuncia de que el pueblo español carece de libertad, la cual venimos formulando ante el mundo, día tras día, durante los 23 años que llevamos desarraigados de nuestro suelo hispano, como precisamente está falta de esa «razón» potencial, pues no ha dado los frutos esperados. Y es que, amigo lector, con tamaño padrinazgo, el más impío es absuelto.

Es muy posible que algunos de ustedes se lleven las manos a la cabeza y exclamen: ¡Pero qué disparates se escriben! Y, sin embargo, no lo son. Pues por asombroso que parezca, la realidad muestra claramente como en la España del Generalísimo la «libertad» asienta sus reales. Lo que ocurre, y esto es lo que a muchos no les entra en la sesera, es que como en los dominios de don Paco todo guarda la medida de la horma que calza la política del Movimiento Nacional, la «libertad» allí imperante no es la de vieja solera que reconoce el derecho de cada cual a expresar libremente su pensamiento, a asociarse, política y socialmente, como mejor entienda, y la opinión pública es juez y fiscalizador de las acciones de los gobernantes, sino la «libertad» extraída del cuajo de la «democracia orgánica», que, por estar garantizada por el Régimen, abre tan anchuroso campo de acción «ciudadana», que, a no ser por ella, no se harían las cosas tal como se hacen, no se escribiría como se escribe, ni se hablaría lo qué se habla. Si bien, y como medida de «orden», a muchísimos les está vedada por el enorme barullo que armarían con sus «injustas» protestas de disconformidad con el sistema de «democracia orgánica». En cambio, cuantos están amoldados al estilo de esa «libertad» pueden hacer, a caño lleno, mangas y capirotes, como por ejemplo, con el cemento y arena y demás materiales de construcción, para que las viviendas, a los pocos meses de edificadas y vendidas, se desmoronen o se derrumben antes de ser terminadas, cual ha sucedido con ese hotel en Pineda del Mar, no muy distante de Barcelona, ocasionando varios muertos y numerosos heridos entre el personal obrero que trabajaba en él; presas y muros de contención que revientan, por falta de pulcritud de construcción y de vigilancia para su buena conservación, provocando tremendas inundaciones de pueblos, campiñas y ciudades, con las consiguientes y sensibles pérdidas de vidas humanas y materiales; carreteras intransitables, porque la grava y demás ingredientes de realización (hasta las espuertas de los peones camineros) pasan al buche de los aplicadores de tal «libertad», etcétera, etcétera.

Y pues es así la «libertad» de la «democracia orgánica», y los españoles somos «grandes en las hazañas y parcos en relatarlas» (padre Mariana), Tomás Borrás, uno de esos tantos «usadores» de ella, no ha mucho escribió: «todavía no hemos sacado las consecuencias internacionales de nuestro brioso y gallardo ademán ante el mundo el 18 de julio de 1936 (este «simpaticón» está atornillado al cajón del pan). El gesto de ¡Basta! dicho no sólo a las cuadrillas de asesinos —e intercala— (luego resultaron también ladrones), que encaramados al Poder por un azar de pánico de la Monarquía, producían guerras civiles locales, aniquilaban la economía, entregando, al tiempo, regiones enteras al Extranjero (protectorados de Cataluña y Baleares, por Francia; de las provincias vascongadas, por Inglaterra; el resto, bajo el mando... de la U.R.S.S.). Está visto, amigo lector, que con «documentaos» como este Tomasin no se puede hacer nada, porque cuando menos se espera lo chismorrean todo.

Por su parte, y con igual desenfado que Tomasin, más girando en otras direcciones, el ministro secretario general del Movimiento, Solís Ruiz, en el discurso de clausura del Congreso de la Sección Femenina, celebrado recientemente en Castellón de la Plana, irguiéndose como hombrecito entre tantas ninfas asistentes, aseguró: «Queremos una democracia, pero una democracia auténtica, como la consignada por la doctrina de nuestro Movimiento Nacional. Nos gusta la libertad, pero la libertad auténtica, como la consignada por la doctrina de nuestro Movimiento Nacional. Queremos una justicia social, pero... Y no dijo: queremos continuar trapaceando y chupando del bote, pero, etc., etc., porque, a más de no encajar en tan «extraordinario» acto de falangismo femenino, de ello se encargó Su Excelencia en su alocución de fin de año, al manifestar: «La solvencia de nuestras instituciones políticas y de nuestros órganos de Administración y de Gobierno está plenamente confirmada por un largo proceso de perfeccionamiento... que ya despierta interés en los sectores más solventes de los grandes países de Europa y América (las inversiones de capital extranjero muestran el despertar de ese interés, hasta que España sea de todos menos de los españoles), por la originalidad de nuestra doctrina fundamental para afrontar sin peligro de la estabilidad y de la solidez las revisiones que los inevitables y lógicos desfasamientos imponen o aconsejen».

Ciertamente, bien puede el pueblo español «pavonearse» ante los demás del orbe occidental por su gran «suerte» al ser regido por esa «originalísima» doctrina, como a la no menos original «libertad» en que se desenvuelve, concebidas por la «excepcional» mollera caudillal de don Paquito. Lo cual nos induce a suponer que lo transcrito bastará a desvanecer toda duda acerca de la autenticidad de la «libertad» existente en la España actual, si bien es de temer que todavía muchísimos sientan asquitos a comulgar con tales ruedas de molino.

¡Y pensar, amigo lector, que una simple escopetita de caza pudo haber causado la más grande «desdicha» al pueblo español!

Salvador INIESTA.

De la actualidad

Marx y Bakunin

I

No cabe duda alguna que estos dos colosos del pensamiento socialista y de la acción revolucionaria son hoy en día más actuales que en los tiempos pasados. La actualidad radica en la proyección de su ideología.

Marx y Bakunín sacaron el socialismo de su esfera filosófica para proyectarlo en el mundo del trabajo y condensarlo en una acción de masa. Cada uno a su forma, combatiendo el orden social establecido, preconizó un orden social nuevo. Y desde entonces hasta la fecha hemos comprobado la ascensión, cada día mayor, de la clase obrera. Hoy la existencia de una corriente socialista en el mundo no puede ser desmentida por nadie y pese al gran esfuerzo que realiza el capitalismo en salvarse de su quiebra, el socialismo avanza y el capitalismo retrocede. Esta realidad es demasiado patente para querer ser negada. La realidad no es un fenómeno óptico, es la visión de los hechos, discontinuos o coordinados, pero que dan imagen fisonómica. La realidad, si se idealiza, se desnaturaliza.

Existen coyunturas que la explican. Ahora bien, una cosa es aceptar el hecho real y otra el someterse a ese hecho. La realidad a veces escapa a la voluntad del hombre, existen en ella factores elementales que escapan a la acción consciente del individuo. Sin embargo, la voluntad humana ejerce uen influencia siempre mayor en el desarrollo social. Transformando el socialismo especulativo de Owen, Saint-Simon, Fourier, etcétera, en socialismo efectivo, fué una prueba de voluntad humana. Ese paso decisivo lo dieron estas dos figuras a que hacemos referencia.

Pero de Marx y Bakunín arrancan unas corrientes socialistas, sostenidas ambas desde hace un siglo por la voluntad humana, apoyadas de cierta manera — bastante — por la evolución industrial y técnica.

Nuestro objeto no es otro que hacer un pequeño balance, salvando las fases históricas, para afincarnos en nuestros días. En nuestro balance va implícita la división de las corrientes socialistas. Por un lado la corriente, llamemos marxista, y por otro la bakuniniana.

Bajo la impresión marxista, la lucha por el socialismo adquirió un carácter de reforma social; no negando el bakuninismo esa necesidad, fué más lejos: la transformación del orden social, de manera que se atacara la raíz del mal y la humanidad comenzara una nueva civilización.

La crítica bakuniniana al marxismo no era otra y no es otra sino que el marxismo en vez de aproximarse al socialismo integral, se aleja desnaturalizándolo por los medios. Los medios para Bakunín no podían alterar de manera alguna los fines.

Hoy estamos en medida de poder decir los resultados de estas dos corrientes y hemos de reconocer sin equívocos, que Marx se equivocó, pese quizá a sus buenas intenciones. La expresión mayor del equívoco, pasando por alto la «rama reformista» del marxismo, es decir el «socialismo», la tenemos en el mito bolchevique, obra del práctico marxista Lenin.

Sin querer perdernos en exposiciones históricas y ateniéndonos solamente a los hechos, el bolchevismo, engendro del «Manifiesto comunista», ha dado la prueba real al equívoco de los «medios» que alejan del fin, desembocando en la negación del propio Marx.

El «fenómeno» Stalin, que tanto preocupa hoy al «comunismo oficial», es la resultante real de los medios seguidos. No es un producto temperamental del georgiano, como anunciaba Lenin, en su escamoteado «testamento poíltico»; es la consecuencia inmediata de los medios seguidos y por ende la resultante del **sistema**. La reacción oficial del «K» soviético, cabe situarla igualmente dentro de esa misma esfera, aunque lleva consigo «riesgos» de difícil profecía.

De la misma forma que Stalin hubo de matar por dos veces a Lenin, para situarlo en la esfera de la adoración religiosa, «K» ha procedido de idéntica forma con Stalin. Un dictador no puede vivir bajo la sombra de otro dictador mayor; no puede resistir la comparación. Lenin es mito, Stalin era realidad brutal, realidad al fin, de la edificación del Estado soviético. «K» no podía conformarse a «segundo». Necesario era empequeñecer a Stalin y, además de los argumentos «brutalmente» expuestos, precisaba «K» su Gagarine, su Titov.

ABEL PAZ

MUERTE de Julio SENADOR GOMEZ

Pamplona (O.P.E.). — *A los 89 años falleció en esta ciudad, donde había ejercido su profesión de notario y donde seguía residiendo desde su jubilación, el publicista don Julio Senador Gómez, padre del jefe de negociado de este Ayuntamiento, señor Senador Alba.*

Don Julio Senador, nacido en un pueblo de Valladolid, era notario en Fromista (Palencia) cuando adquirió la notoriedad que le valió la reputación de «el Costa castellano» por analogía de profesión y de preocupaciones con don Joaquín Costa, notario también en Graus. La pasión de Julio Senador por los problemas rurales de Castilla se manifestó en sus libros: «Castilla en escombros», «La tierra libre», «La ciudad castellana, entre todos la matamos», «Los derechos del hombre y los del hambre», «El impuesto y los pobres» y «La canción del Duero». Deja inéditos varios libros escritos en los años de su vida en Pamplona.

De los libros editados, «La canción del Duero» ha sido considerado como «el más perfecto y literario de todos», pero acaso el de más fuerte impacto fue el primero, como ha recordado un periódico: «Su primer libro, «Castilla en escombros», fue como un rugido. Atrajo la atención por el estilo agudo, nervioso, dramático, bañado siempre en pesimismo».

FEUILLETON « ESPOIR » **Número 11**

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad.: J. RUIPEREZ **Ediciones C.N.T.**

Por Luisa MICHEL

Un cañonazo al aire había advertido a los soldados; mas, como encontraran una manifestación sin armas detrás de una bandera negra y gritando «¡Viva París!», se dejaron arrastrar por la multitud, con los artilleros y el cañón, que acababa de disparar otras dos veces.

Espivent, por su parte, por el fuerte de San Nicolás, hacía bombardear la prefectura, en donde suponía establecida la «Commune».

Varios delegados de París fueron con Gastón Cremieux a ver a Espivent y le dijeron que no debía permitir que se degollase a hombres indefensos.

Por toda respuesta, Espivent hizo detener a los delegados de París y a Gastón Cremieux, contra la opinión formal de sus oficiales.

Se vió no obstante obligado a dejar partir a estos últimos, que tenían la misión de significarle las voluntades de Marsella (las elecciones libres y los guardias nacionales únicos encargados de la seguridad de la población).

«—Yo— dijo Espivent — quiero la prefectura antes que hayan pasado diez minutos, o la tomo dentro de una hora.»

«—¡Viva la «Commune»! — exclamaron los delegados.»

Y, a través de la muchedumbre y de los soldados que fraternizaban con el pueblo, pusiéronse en marcha.

Espivent hizo que se ocultaran detrás de la ventanas reaccionarios y cazadores. El tiroteo, sostenido por los cañones del fuerte de San Nicolás, duró siete horas.

Cuando cesó el fuego, el suelo estaba cubierto de cadáveres.

Mientras la sangre corría en las calles llenas de muertos, el Gallifet de Marsella dió orden de fusilar a los prisioneros en la estación. (Estos prisioneros eran garibaldinos que habían combatido contra la invasión de la Francia y soldados que no habían querido disparar contra el pueblo). Una mujer, con su hijo en brazos, y un transeunte que encontraron severas las órdenes de Espivent, fueron pasados por las armas, así como algunos otros ciudadanos de Marsella, entre ellos el jefe de la estación, cuyo joven hijo pedía gracia para su padre. Espivent escribió a su gobierno, en Versalles:

«El general de división al señor ministro de la guerra.

«He hecho mi entrada **triunfal** en Marsella, siendo muy aclamado.

«Mi cuartel general lo he instalado en la prefectura. Los delegados del comité revolucionario abandonaron la ciudad individualmente ayer por la mañana.

«Hemos hecho 500 prisioneros, que mando conducir al castillo de If.

«Todo está perfectamente tranquilo por el momento en esta población.»

Así fué definitivamente ahogada la «Commune» de Marsella.

Y, a pesar de tales represiones, San Esteban se levantó.

El prefecto de Lespée restableció primeramente el orden a la manera de Espivent; se citó de él esta frase: «Sé lo que es un motin, la canalla no me da miedo.»

La canalla, como él decía, conocíale tan bien, que habiendo momentáneamente recuperado San Esteban, le hizo detener y conducir al Ayuntamiento, donde su muerte acaeció en circunstancias inesperadas.

De Lespée había sido confiado a dos hombres, llamados el uno Victoire y Fillón el otro, que debían limitarse a vigilarle.

Victoire era una especie de girondino; Fillón, por el contrario, era tan exaltado, que se había puesto dos bandas, recuerdos de pasadas luchas, la una en torno del talle y la otra flotando en su sombrero.

Muy pronto surgió una discusion entre Victoire, que trataba de excusar al prefecto, y Fillón, que citaba la frase pronunciada por de Lespée.

INTERNATIONALE

Los latifundios MAS CLARO

II

El primer artículo de la serie que, ya dije, publicó el periódico «ABC» lleva por título, como también señalé, «La lata de los latifundios». En él se aplica el autor a demostrar que, en realidad, no existen tales latifundios en España :

«Pero cojamos el viejísimo toro por los cuernos. ¿Existen en España realmente los latifundios de que se habla todos los días?»

Y ante esa pregunta, indudablemente, el lector queda perplejo, y siente que tambalea en él la idea que tiene de lo que es en realidad «latifundio». Para contestarla, el autor del artículo, comienza por poner en ridículo a los «articulistas de Madrid» que dicen que existen pueblos con 30.000 hectáreas de terreno dedicado a cotos de caza y lugares de recreo. De ahí deduce que los articulistas en cuestión piensan que España entera es un latifundio y pregunta que de donde sale el pan-trigo que los tales manducan. Porque ahí le da a la frase *latifundio* su segunda acepción, es decir, la definición completa : *Finca rústica de gran extensión, inculta o mal cultivada.* El que los articulistas coman pan-trigo todos los días es la prueba más contundente de que en España no hay latifundios ni Cristo que los fundó.

Aquí cabría poder manejar las estadísticas de importaciones de trigo y demás productos agrícolas a que España se ve obligada todos los años, pero a falta de ello podemos presentar una de las más nuevas relaciones del estado de cultivo del campo español. La más nueva y la única, creo, y data de 1928. De los 50 millones de hectáreas que constituyen el territorio español, 30 millones están sin cultivo. ¿Existe, pues, el latifundio?

Dedica el articulista unas frases irónicas para aquellos otros que comienzan a ver «latifundio» en *toda finquita superior a 250 hectáreas.* Y voy a insertar la frase integra para que se vea su exacto significado :

«¡Tranquilidad! Porque aqui ya se considera pomposamente «latifundio» a toda finquita superior a 250 hectáreas.»

Hasta donde podrá ir esa superioridad a las 250 hectáreas para que deje de ser «finquita» y se trueque en latifundio?

Pero sigamos al analista :

«Para la gente que lee los artículo antilatifundistas España es el país de las grandes propiedades. La afirmación ha llegado, por inercia, hasta la Prensa extranjera. La realidad es que España es el país del Sur de Europa donde la propiedad está más dividida ; más trágicamente dividida, diríamos. España sólo tiene el 13 por ciento de su territorio en grandes fincas.»

He ahí. Más nos sería preciso saber a partir de qué número de hectáreas comienza una finca a ser grande y deja de ser finquita. Y así veríamos entre cuantos detentan ese 13 por ciento del territorio español y que es, exactamente, un tercio del que en realidad se cultiva, puesto que, como antes dije, de los 50.000.000 de hectáreas de que se compone el territorio nacional, sólo 20.000.000 están cultivadas.

Como vemos por lo expuesto, el estudio del problema desde la estadística y el malabarismo de cifras, resulta necio, pues se llega a demostrar lo que a cada uno le interesa. Desde ahí, desde esas sus demostraciones contundentes, el articulista se lanza a cantar la maravilla que son distintas grandes fincas de Andalucía, donde, dice, los obreros fijos tienen casas, casinos, escuelas, económatos, cines, televisión... Tienen, sigue diciendo, lo que deben de tener.

No voy a contestarle yo, no voy a rebatirle con argumentos mios, que, aunque no soy hombre de letras, sino campesino desertor, no me habrían de faltar. Voy a sintetizar aquí un «relato... o lo que sea» (asi lo denomina su autor) que en el mismo periódico «ABC» le dedica a ese tal D. José de las Cuevas un su amigo que firma Manuel Halcón. El relato... o lo que sea, refiere... Pero veamos algunos párrafos ; comienza así :

«Elija el lector el punto que quiera en el territorio de Córdoba, Sevilla o Cádiz. Tierras de secano. Finca de un señor don Antonio —uno de tantos don Antonio—, quinientas hectáreas, todo mecanizado. Modernizado el viejo caserío...

«Finca moderna, que cuando la visita un extranjero —que atravesó antes la Castilla de aún bueyes y de aún trillos de laja— pregunta si es extranjero el propietario de la explotación...

«Desde la finca se divisa el pueblo, de unas quince mil almas, blanco y alegre... Entre la finca y el poblado, legua escasa. El camino y honroso y profundo respeto... ¿Quién podría, entre nosotros, sentir de distinta forma? ¿Quién, sintiendo de distinta forma, osaría manifestarlo?

(Suite en page 6.)

No tengo más remedio que hacerme eco del contenido de la Nota que la Redacción publica en el nº 7 de «ESPOIR», titulada «Refescando Memorias», por parecerme la misma consecuencia del artículo que en el anterior nº 6 del mismo periódico me fué publicado, bajo el título de «A LOS VIEJOS» y en el cual mencionaba un poco a vuelo de pájaro algunos de los problemas que nuestro Movimiento tiene planteados hoy e indicaba algunas iniciativas de tipo general para lograr que nuestras actuaciones a seguir y posiciones a adoptar estuvieran más a tenor con el panorama actual de los asuntos que nos toca resolver y, desde luego, fueran más compatibles con las soluciones que debemos intentar aportar, en un esfuerzo de impulsivo enfrentamiento a los males cuantiosos que nos vienen aquejando.

Esta Nota de Redacción que, a riesgo de equivocarme, recojo como réplica a mi artículo citado, refleja unas conclusiones y conceptos que, si bien debo admitir traducen el sentir, más o menos equivocado de la tan repetida redacción, no por ello son menos brumosos y en algún párrafo inadecuados, por lo que entiendo constituye para mi casi un deber aclararlos, o mejor aún aclarar lo que ha podido motivarlos, es decir, mi artículo inicial, cuyo sentir he creido en todo instante estaba diáfanamente expuesto, hasta que la incomprensión y errónea interpretación que la Redacción le concede me lleva a esta obligación material de especificar, aún con más concisión, lo que en él pretendía señalar, y lo que en ningún caso se debe sacar de él.

La admiración sincera y el sentido respeto que nuestros compañeros caídos me inspiran, cualquiera que sea su edad, no sabrían ser superados por los que experimente el más afectivo de los compañeros jóvenes o menos jóvenes. Nada tan lejos de mi ni, supongo, de todos, como pretender negar el esfuerzo de estos compañeros, inmolados en aras de nuestro Ideal en el propio suelo ibérico, haciendo frente al fascismo que lo asola desde tan largo tiempo y oponiendo gallardamente su integridad de convicción al demoledor sistema de notoria superioridad material. El gesto de estos compañeros todos, es un ejemplo vivo y edificante de ruta seguida en derechura que muchos aún debemos emular y al que todos sin excepción debemos rendir homenaje, afectuoso e inalterable recuer-

Nadie. Absolutamente nadie.

Incomprensible, pues, la denodada defensa que la Redacción hace de aquello que ninguno de nosotros osaría atacar. El objeto amado no requiere defensa contra el amante. Los que supieron rubricar con la vida su plaza honorífica entre nosotros, no necesitan de nuevas y más pobres rúbricas periodísticas para asegurarles lo que nadie podrá ya nunca arrebatarles.

Con mi artículo anterior no he arrojado sombra sobre nada ni nadie. He, simplemente, intentado lanzar un pequeño grito de alarma o advertencia, llevado a ello por la elemental constatación del mucho, del demasiado tiempo transcurrido desde que el fascismo se apoderó de nuestro país, obligando a abandonarle a aquellos que únicamente podían contrarrestar su influencia nefasta en España misma ; por el temor del innegable socavamiento que tan largo período puede ejercer —y ejerce— sobre las bases más firmes de nuestros más irreductibles compañeros ; por la natural aparición de generaciones completas en el I. que nos ignoran como organismo y como Idea ; por la triste seguridad de la cada vez más acelerada desaparición de compañeros «hechos» de aquí y de allí, y por la más que justificada inquietud que la imposibilidad de reemplazarlos produce.

En contra de la opinión de la Redacción, entiendo que ésto no son, no pueden ser desatinos. El solo desatino en asunto tal, puede radicar en la inconsciente ceguera que, haciendo caso omiso de todas las conocidas e indiscutibles etapas que se vienen sucediendo, no acierte, no quiera comprender, o se resista a admitir que la persistencia indefinida en la desastrosa inactividad es el avance a marchas forzadas hacia el precipicio del que el M. no saldría, es el suicidio como símbolo del que nadie nos salvaría, es decapitar la Idea y su proyección, condenándola a morir en el más triste anonimato, en el más deprimente empañamiento. Nadie rescatará lo que ignora; nadie enarbolará lo que no existe ni lamentará la muerte de algo que no vive.

Es de ese desolador futuro del que tenemos que huir y es en evitación de él por lo que mi voz se elevaba. Porque es necesario elevarla, la mia la vuestra, la de todos los que verdaderamente quieren un porvenir airoso para nosotros y nuestras ideas y aspiran con seriedad a darlas nuevamente resonancia en España, los que comprenden que de este deseo no exime ni el hipotético bienestar de que en el exilio pueda gozarse ni siquiera el temor o la casi certeza, para algunos, de no llegar tal vez a vivir ese futuro feliz que los más jóvenes podemos vaticinar, resultado del esfuerzo, hoy, de jóvenes y viejos sin distinción.

Por eso se impone el perseverar en una actitud machacona hasta haber logrado hacer comprender que España ha cambiado sensiblemente, que no tiene hoy semejanza con la que nuestros mayores dejaron, que el prolongado estacionamiento en exilio contribuye no poco a ahondar la separación ya existente entre aquello y ésto, y que la permanencia en ese estacionamiento es el «handicap» total por parte del exterior para actuar cara a España y a tenor de las acuciantes necesidades que ésta hoy muestra ; que por ello es necesario y urgente que se orienten todas, absolutamente todas las posibilidades de todo tipo con miras a realizaciones allí, que hay que actualizar nuestra propaganda y nuestra lucha, que se impone canalizar una actividad global y febril hacia el I. en todos los órdenes, que es absolutamente necesario dar más calor a los nuevos cuadros que allí surgen, que es inaplazable mostrar más inteligencia y capacidad combativa frente al fascismo patrio, que urge hacer ver al pueblo más decisión, más entrega y amplitud por nuestra parte, que todo ello puede ser logrado con facilidad sorprendente mediante el esfuerzo incondicional colectivo, y que este esfuerzo, si no se ha realizado en los «años de gracia» comprendidos entre el 45 y 61, puede y debe producirse en el no menos agraciado 62, en este momento y año que nos ofrece un clarísimo debilitamiento interno del franquismo, un cercano y estrepitoso derrumbamiento del salazarismo, un ambiente general de irritación en el país poco común en el feudo franquista, una recepción acogedora hacia nuestras iniciativas e inquietudes por parte de amplios sectores de opinión pública no española, un evidente despertar del buen espíritu y mejor disposición por parte de nuestra militancia de todas las edades, un prometedor resurgimiento de la rebeldía juvenil en el I. que presentará batalla a la tiranía, a poco sea atendida por nosotros, una revitalización de nuestros medios económicos y de lucha, un más elevado grado de espíritu de sacrificio y entrega de nuestros hombres, y, por último, unos acuerdos que permiten la utilización y puesta en práctica de lo uno y de lo otro, cosas todas que nos permiten mirar con optimismo el resultado que tal conjunto pueda ofrecernos, una vez puesto en movimiento por quienes corresponde.

Si. Es ahora. No el año pasado ni tampoco el 70. Es hoy, ahora, en seguida, antes de que nos empecemos a preguntar si el 62 «no será uno más», primer sintoma de desaliento y derrota del que sólo puede acabar felicitándose el franquismo.

No. No será un año más. No lo será si así lo deseamos. Si nos damos cuenta de que está en manos de todos y de que debemos olvidar, abandonar, desatender cuanto pueda tender a distraernos de tal fin. si despreciamos cuanto pueda representar dispersión de impulsos, si nos imponemos seriamente de que *no existe nada* en el exilio que tenga importancia suficiente como para distraer nuestra aportación efectiva exclusivamente encaminada a la más inmediata liberación de España, si comprendemos que el I. no se libera con asambleas tormentosas, con exhibiciones retóricas, con Plenarias, con circulares, con cintas magnetofónicas ni con profusión de octavillas, recursos necesarios pero pobres, inadecuados a la gravedad de la situa-

(suite en page 6)

Como Victoire insistiera en defender a éste, Fillón, fuera de sí, disparó un tiro de revólver contra Victoire, otro contra el prefecto, y recibió a su vez un tido de fusil de uno de los guardias nacionales que acudieron al ruido. El pobre viejo había visto tantas traiciones, que había enloquecido, no imaginando en ninguna parte otra cosa que traición.

La muerte de Lespée fué reprochada a todos los revolucionarios, la de Fillón a su asesino.

Hallándome algunos años atrás en época de conferencias, antiguos militantes me refirieron que habían sido sorprendidos como por una visión cuando el anciano Fillón, delante de todos, avanzaba hacia el Ayuntamiento, su banda roja flotando en su sombrero, despidiendo relámpagos por los ojos.

La boca desmesuradamente abierta, gritando con fuerza: «¡Adelante la «Commune»! ¡Adelante!» era ya un espectro, el de las represalias.

Los mineros, saliendo de los pozos, habíanse unido al levantamiento, mas no fué la guardia nacional la que mantuvo la seguridad en la población; el orden se estableció por medio de la muerte.

Levantóse entonces Narbona. Digeón, carácter de héroe, había impulsado en este sentido à la ciudad.

Una primera vez, los soldados también son arrastrados.

Raynal el mayor, autor de un ataque de la reacción, fué cogido como rehén.

La proclama de Digeón acababa así:

«¡Que otros consientan en vivir eternamente oprimidos! ¡Que continúen siendo el vil rebaño cuya carne y lana se venden!

«Cuanto a nosotros, no nos desarmaremos sino cuando se haya concedido atención a nuestras justas reivindicaciones; y si para rechazarlas se recurre a la fuerza, lo aseguramos a la faz del cielo, las sabremos defender hasta la muerte.»

¡Valiente Digeón! Había visto tantas cosas, que a su regreso de Caledonia le encontramos convertido en anarquista, de revolucionario autoritario que fuera, por haberle su integridad mostrado al poder como la fuente de todos los crímenes amontonados contra los pueblos.

Como Narbona no quisiera rendirse, hiciéronse acudir tropas y cañones. El general Zents tomó el mando de ese ejército, al que se sugirió que era necesario tratar como hienas y enemigos de la sociedad a aquellas gentes que se levantaban por la humanidad y la justicia.

Cuando se les hubo hecho sentir el olor de la sangre, decupláronse aquellas rebeliones.

El combate, empezado de noche, duró hasta las dos de la tarde.

Como la ciudad no era ya más que un cementerio, se rindió.

Digeón, que no quería capitular, quedóse solo en el Ayuntamiento; la multitud le arrastró tras sí; hasta el siguiente día no fué detenido, y esto por no querer ocultarse.

Diez y nueve soldados del 52º de línea, condenados a muerte por haberse negado a disparar contra el pueblo, no fueron ejecutados por miedo a las venganzas populares; sólo se fusiló a dos que fueron encontrados en la lucha.

En el Creusot, el levantamiento había tenido lugar antes de la «Commune» de París; comenzó por una emboscada contra los obreros en el camino de Montchanin, a donde a cada rebelión iban en seguida para avisar a sus camaradas.

Habiéndose visto hombres sospechosos en dicho camino, al querer combrobar su presencia, quince hombres fueron allí muertos por la explosión de una bomba colocada en aquel sitio; de este modo el gobierno pensaba haber detenido el movimiento.

El Creusot despertó al enterarse de lo ocurrido el 18 de marzo; por primera vez las tropas se retiraron: «Haced vuestra «Commune», había dicho el comandante. El Creusot gritó «¡Viva la República! ¡Viva la «Commune»!

Entonces, la tropa, de regreso en mayor número, dispersó a los manifestantes, que sin embargo pudieron hacer prisioneros a varios agentes de Scheneider, que se mezclaban en sus filas gritando: «¡Viva la **guillotina**!» y que confesaron su misión de agentes provocadores.

Los revolucionarios del Creusot enviaron delegados a Lyon y a Marsella, donde reinaba una gran agitación.

En Lyon, la plaza de la Guillotière estaba llena de gente; un llamamiento pegado a todas las esquinas de la población, invitaba a los hombres a que no fuesen tan viles que dejaran consumar el asesinato de París y de la República.

(A suivre)

DE TOUT ET POUR TOUS

Otro más que nos deja...

LUIS TRENC

Apenas contaba los 41 años y la muerte nos arrebata un magnífico y modesto militante confederal y anarquista.

Luis Trenc ha muerto. Un accidente desgraciado, casual, de la circulación, conduciendo una camioneta, cuando trasladaba los muebles de su casa desde Istres a Marsella, lugar donde el trabajo cotidiano de técnico en materias plásticas, le obligaba a residir.

El domingo, día 4 de febrero, hacía las 10 y media de la mañana, junto con los compañeros Guillamón (hijo) y Vaquer, dispuestos solidariamente a prestarle ayuda, sale de Istres y a unos dos kilómetros del pueblo se produce el inexplicable y trágico accidente. Tres vueltas de campana en plena carretera, los dos últimos compañeros heridos sin gravedad y Luis sin conocimiento. Es trasladado al Hospital de Salon-de-Provence sin que la ciencia médica pueda serle de utilidad, dando el último suspiro en los brazos del padre de su compañera pocas horas después.

Natural de Alcampel (Huesca), muy joven aún, se incorporó a la 26 División, pasando poco tiempo después a la Escuela de Militantes de Caspe, desarrollando una intensa actividad por todos los pueblos de Aragón, particularmente en el seno de las Juventudes Libertarias.

Ya en el destierro, en plena madurez, desbordó totalmente en las tareas orgánicas, a la par que iba superándose intelectualmente.

Nuestro desaparecido Luis era un símbolo de la militancia anónima y desinteresada. En simples cargos locales, Regionales o Nacionales, fué siempre el mismo-: consecuencia orgánica, ejemplo ideológico, vida ejemplar.

Activo componente de la Comisión Nacional de Relaciones de la F.I.J.L., dejó en Toulouse un grato e inolvidable recuerdo. Desde Toulouse se trasladó a París, siempre por razones de trabajo. Su corta estancia en la capital le granjeó las simpatías de cuantos convivieron con él.

Por las mismas razones se acercó al Mediterráneo, estableciendo su residencia en Istres, donde, por la voluntad de los compañeros, fué el diligente Secretario de la Federación Local de la C.N.T., aparte de ser uno de los animadores de la Zona de Propaganda «A» del Núcleo de Provenza.

Maño amante de su tierruca, destacaba en él su internacionalismo profundo. Sus generales conocimientos del Esperanto lo atestiguaban.

Hombre de vasta cultura, de inquietudes permanentes, de calma olímpica, su amor a la Organización, a la familia, a los compañeros, lo demostraba diariamente ante propios y extraños, así como su fiel amor a las ideas que defendía en toda ocasión en su integridad.

En las reuniones, en Jiras, en Plenos Núcleares, en Comicios Intercontinentales, siempre se destacaba por sus dones de observador y cuando intervenía lo hacía en tonos elevados y respetuosos, dando pruebas y constancia de su alteza moral.

A su buena compañera Rosalia, a sus hijos Germinal, Liberto y Aminda, de 8, 5 y medio año, respectivamente, les manifestamos que compartimos su dolor y entera solidaridad, dolor que comparten la C.N.T. entera, el anarquismo.

El entierro fué una grandiosa manifestación de duelo. Todo el pueblo de Istres acudió al sepelio. Al paso del cortejo todo el comercio cerró sus puertas. Las escuelas láicas también, acudiendo el profesorado en pleno al lado de los obreros en general. Junto con la familia del desaparecido, su buen suegro y compañero Tomás, compañeros númerosos de las FF.LL. de Martigues, Pelissanne, Port-de-Bouc, Miramas y Alleins, además de representaciones hermanas de las de Avignon, Marsella y Saint-Henri. Había delegados directos del Comité Regional de la F.I.J.L., del Consejo Regional de S.I.A. y de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio.

En el cementerio y en el doloroso instante de darle sepultura civil, su caja envuelta con la bandera roja y negra, el compañero Cristobal Parra, en nombre de la F.L. de Istres, de la Zona «A» y del Núcleo de Provenza, pronunció unas emocionadas palabras, recordando la vida y gestos de Luis y a continuación su amigo y compañero francés, Claude Henez, con lágrimas en los ojos, pronunció un breve parlamento que le fué difícil terminar.

¡Que la vida de Trenc nos sirva de ejemplo y de guia en presentes y futuras actividades orgánicas e ideológicas!

Federación Local de Istres,
Comisión de Propaganda de la Zona «A»,
Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio.

MAS CLARO

(Suite de la page 5.)

ción allí y aptos sólo para quienes se sientan incapaces de llegar más lejos y por caminos más firmes, si recordamos que el ejemplo hace escuela y, en consecuencia, no esperamos que algún otro inicie lo que es tarea de todos y cada uno empezar.

No, si se admite que nuestro objetivo, *el de todos*, es España, que el exilio sólo debe ser aceptado y «llevado» como etapa transitoria, si dejamos de perder o distribuir energías fugazmente, en exagerada atención a cuestiones de estética o de nombre, si nuestras reuniones no discurren entre procelosas disensiones, si no se alimentan persistencias obtusas de exclusivo alcance de exilio, si no se reitera el a veces sistemático olvido del I. y de sus hoy más que nunca acuciantes necesidades, si, en fin, en vez de encaminarnos insensiblemente hacia un terreno de apátridas sin horizonte ni perspectiva, colaboramos entusiásticamente por la más pronta puesta en práctica de las iniciativas contundentes, importantes y precisas que, algunos de nuestros compañeros, con el inicial asentimiento de todos, pretenden hacer «demarrar».

No será, sobre todo, un año m si empezamos por tener la conscie te honradez y suficiente serie para admitir implícitamente que cierto que se hace poco, que cuestiones ni gestiones de tra que se realizan no justifican ni vida a un M. como el nuestro, es falso que se haya cumplido timamente ni que se esté cumpli do hoy, que en una O. como nuestra, compuesta de indivi dades responsables, nuestras ac ciones personales, y por ellas colectivas, no alcanzan, ni con cho, el grado de elevación nuestro grandioso objetivo debe clamarnos, pero que todo ésto subsanable en cualquier momento época, siendo hacia eso que deb mos orientar cuantas energías pos mos ahora para, terminando de vez con las posiciones gelatino con las actitudes tibias o desa das, pero siempre contrarias a nu tro interés supremo, demostrar de una vez por todas ser estamos dispuestos a propicia luciones a los problemas que li raria y verbalmente, tantas ve hemos manifestado estar decidi a afrontar.

Y ha de ser ahora. Se neces así y no podemos «fallar». Sean en todo consecuentes de lo mu a que nos obliga nuestra perso lidad libertaria y seamos, pues, d nos portavoces del sentir ideológ que pretende nada menos que tra formar en su totalidad las estru turas sociales presentes y pasad ésto nunca lo lograremos a b de una actuación reglamentada rutinaria, cimentada en una bu cracia friamente deshumanizada la que, a todo trance, deben evitar entregarnos, pero que se ría empieza a hacer mella en parte, —afortunadamente infima de nuestra militancia.

Esto es lo que quería decir mi último artículo y lo que he cho en éste, sin que, a pesar cuantos esfuerzos realizo por hall lo, logre yo descubrir ni en el ni en el otro nada que pueda co tituir u ocultar alusión vejatoria guna para ningún compañero, sea existente o caído. Es ésta opinión clara y eminentemente s ple que deseaba exponer. Es t bién esta mi opinión, la que me hecho acreedor a la «reprime que la aludida Nota de la Red ción encierra y es, por último, «reprimenda» la que ahora me va aquí a adquirir el compromi formal de no volver a colaborar nuestra prensa, para que en ningu otra ocasión pueda ser califi como irreverencia la emisión por parte de una opinión que est legítima, procedente, y hasta ne saria.

HIDALGO

REVISTA
«TIERRA Y LIBERTAD»

Extraordinario 225. 58 páginas de texto selecto y variado. Más de 30 artículos, numerosos grabados. Precio del ejemplar: 1'50 NF.

Pedidos a nuestro Servicio de Librería.

Bajo la Cruz del Sur

MONOTONIA

Los acontecimientos se suceden aceleradamente, pero no por ello pierden uniformidad. Se diría que el hombre, frente al Estado, ha perdido todo rasgo original y se repite, en actos y pensamientos, interminablemente. Los mismos vicios, la misma cháchara interesada, idéntica finalidad material, sin nada que conduzca hacia la libertad y el bienestar verdaderos.

Las huelgas se suceden también. No hace mucho que salimos de una racha huelguera que en otros tiempos habría podido transformar la sociedad. Y sin embargo, nada ha cambiado: todo es monotonía, repetición, «vuelta a las andadas». En el terreno de las conquistas proletarias no se vé nada nuevo. Por el contrario, todo se pone más viejo cada día, más gastado, más inservible. Se retrocede.

De seguir así, los asalariados tendrán que desestimar su mejor arma de lucha —la huelga—, y dedicarse a rumiar tiempos mejores, como lo hacen los beatos, dentro y fuera de las iglesias. Y conste que tal proposición tiene base, pues con aquello del socialcristianismo, los sacerdotes van tomando un auge que todo lo hace factible. Todo lo malo, se entiende.

Este es el ritmo de las huelgas hogaño: huelga, aumento de salarios, aumento del costo de la vida, mayores exigencias por parte del Estado y del Capitalismo, por un mayor rendimiento de los obreros en «beneficio de la economía nacional...», y vuelta a empezar, ciclo a ciclo o temporada a temporada, como en los campeonatos de fútbol.

Y va que hemos mencionado el fútbol —uno de los muchos fanatismos modernos—, recordemos que el próximo campeonato mundial tendrá como sede a Chile. ¿Y se puede concebir algo más significativo en monotonía que el fútbol, tal como se practica actualmente, con su comercialismo y guerra de equipos? He aquí una receta para locos de atar: «ganó nuestro equipo»; «perdió nuestro equipo»; «volvió a ganar nuestro equipo»; «tornó a perder...». ¿Hasta cuándo? Este darle vueltas a la noria futbolera no tiene fin. Y así se muelen a palos, muchas veces, entre jugadores y público.

Otro de los tópicos comunes son los accidentes de tránsito: choques, volcaduras, con heridos y muertos, más o menos iguales, como consecuencia de borracheras y locuras del volante. Todo una misma y seguida repetición inaudita. Esta es una perspectiva que carece también de originalidad. ¿Qué hacer? ¿Dónde hallarla?

¿La política? Ni hablar de ella. Negociados, votaciones, felicitaciones y banquetazos en honor de los elegidos; término de los períodos; vuelta a empezar, a elegir y a ensordecer los cuatro puntos cardinales del país, ofreciendo este mundo y el de más allá: promesas siempre incumplidas. En resumen: la política es la feria de los rufianes del pueblo.

¿La economía? Hambre y más hambre para los de abajo; hartazgo para los de arriba. Y cada día más engaños que empeoran la eterna situación de desigualdad social, formada por el potentado y el piojoso.

Y el circo continúa. Sigue el inconsciente regocijo, el sermoneo pulpitolar y la hipocresía, dentro y fuera de los corros y corrillos.

Hacer mención de esta realidad, que permite ser completada con lo que el amable lector aporte de su imaginativa cosecha, resulta un poco monótono también. Pero lo mejor es reseñar realidades, pues para explicar suposiciones siempre hay tiempo. Y al expresar la verdad se tiene al menos la satisfacción de imprimir tonos distintos a la monotonía, acercándola a un ritmo de creación. De ahí que lo único original que vamos encontrando es la naturaleza que si bien se repite cada año, lo hace majestuosamente, tanto que cuesta creer que en producciones exista imitación de misma. Siempre nos parece que naturaleza crea cada cosa que transformando consecutivamente esa transformación grandiosa que Chile ofrece, por ejemplo, la mavera. Todo el campo es ent ces un jardín que parece un sue flores de todas las especies bro silvestres en el llano, en el mo de la cordillera al mar. La natu leza nos ofrece la dicha y la se ridad de que la vida es eter bella y buena y que si la se mos pequeña, fea, corta y mala por falta de armonía solidaria porque muchos no quieren o saben ver cuales son los cam que ella señala para alcanzarla. ra crear ese interminable jardín rido que cada primavera nos o ce, la naturaleza transforma co pletamente, abandona, concluye desecha lo inútil y pernicioso, y crea con fuerza y pasión. De misma manera tendría que hace de vez en cuando en la socied Porque mientras que ésta pase e namente envuelta en las nubes a tosas de la monotonía, que cons en repetirse en todos los terre podemos estar ciertos de que constituiremos vida, sino rutina que es apenas vegetar o vivir medias.

JAVIER DE TO

Los latifundios

(Suite de la page 5.)

no lo cubren los trabajadores en bicicleta. Algún manijero, algún tractorista tiene moto, pagada a plazos. El encargado usa moto o caballo, según cuadra, y vive en el caserío por obligación, pero tiene su casa puesta en el pueblo. Los campesinos no quieren ni oir hablar de quedarse a dormir en el campo, ellos sabrán por qué (el narrador también lo sabe)...

«He ahí una de las fincas esas de maravilla. Si, pues que Don Antonio y su esposa Doña Manuela han hecho para sus trabajadores un gran refectorio, amplios y sanos dormitorios con camas de muelles y colchones y sábanas. Y hoy, hoy no más, han venido ambos a inaugurar la puesta en marcha del aparato televisor que compraron para sus obreros. Doña Manuela, en espera de que los obreros lleguen al festín cena que en tal circunstancia creen obligado ofrecerles, va y pone cintitas y estampas y adornos en los lechos brillantes y modernos... Don Antonio, mientras, habla aparte con su encargado:

«A la señora no se le puede decir la verdad, porque se llevaría un disgusto. Que te lleve el coche al pueblo y tráete a la gente, aunque sea pagándole el jornal del sueño...

«El encargado (ya en el pueblo) va por los grupos (formados en la plaza) llamando aparte a su gente: Que si Don Antonio, que si la señora, que si la televisión, que si las camas de muelles... Ni un solo caso de aceptación.

«De nuevo ante don Antonio, el encargado confiesa su fracaso: Estos dos sobrinos mios, que, por cierto, no trabajan en la finca, son todo lo que he podido acarrear...

«Don Antonio ya lo tenía previsto: Manuela, tenemos que volver a casa; me avisan que hay reunión urgente de la Hermandad a las ocho; tengo que estar sin falta.

«Doña Manuela quiere quedarse. Don Antonio no cede...

«Ya en el coche, camino de la ciudad, la señora se siente satisfecha por la obra realizada, aunque no presencie la inauguración; aunque no vea las caras que van a poner. Por que es hora de que a las gentes se las trate como a nosotros mismos... Después de todo no es tanto, total unos veinte mil duros, con «tele» incluida. Hay que retener a la gente del campo, rescatarla de los bares, a las parejas, de los lugares oscuros...

Don Antonio interrumpe a su mujer en el monodiálogo cogiéndola en un cariñoso abrazo y diciéndole con ternura:

«Manuela: siempre fuiste tonta, pero me diste cinco hijos, me soportas, me acompañas y te quiero»...

Y así termina el relato... o lo que sea de ese tal Manuel Halcón, que seguramente es uno de los tantos don Antonio de por allá. Un don Antonio que se diferencia de los demás en que se dió cuenta de que hay algo que falla, aun dando escuelas y cines y casinos y televisión a los trabajadores. Un «algo» que trataremos de encontrar, nosotros, otro día.

F. J. LALUEZA.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

CONFERENCIA EN TOULOUSE

El sábado, día 3, a las 9 de la noche, dará su anunciada conferencia en el Café Fize el compañero José Peirats.

Tema: **«Libertad y responsabilidad en la actuación militante».**

La conferencia la organiza la F. L. de Colomiers.

REUNION DE FRATERNIDAD SINDICAL

El Comité de Alianza C.N.T.-U.G.T.-S.T.V. de Tarbes, invita a sus adherentes a la reunión de fraternidad que tendrá lugar el día 11 de marzo, a las diez de la mañana, en los locales de Fuerza Obrera, 46, rue Georges-Clemenceau.

S.I.A. DE PERPIGNAN

La sección de S.I.A. de Perpignan invita a todos sus afiliados y amigos a la asamblea general de esta local, que tendrá lugar el da 4 del próximo mes de marzo, en el local del café Casanyes, a las nueve de la mañana. Esperamos que habrá asistencia.

A LOS COMPAÑEROS DE LA REGIONAL DE LEVANTE EN LYON Y PUEBLOS LIMITROFES

Por la presente se convoca a todos los compañeros de esta Regional a una reunión que tendrá lugar el sábado, 24 de marzo, a las 8'30 de la noche, en el local social de la F. L. de Lyon, 286, Cours E.-Zola, para darles cuenta de los acuerdos recaídos en el pasado Congreso de Limoges. Lo mismo, que de las actividades llevadas a cabo por la Comisión Nacional, nombrada por referéndum.

Esta comisión provisional quiere advertir a los compañeros del retraso en que cumple su misión, cuyos motivos los expondrá en la reunión.

Esperamos que todos los compañeros estaréis presentes para estudiar el orden del día.

La Comisión provisional:
J. Crespo y J. Bonet,

★

AVISO IMPORTANTE

Cada lector habrá recibido ya un mandat-cheque núm. 1197-21 o 952-38. Advertimos que se ha enviado dicho formulario para pagar la suscripción a «ESPOIR» del año 1962. Aquél que la haya pagado no tiene por qué utilizarlo, puede guardarlo para otra ocasión o romperlo.

También puede utilizarse dicho mandat-cheque para liquidar las deudas de los antiguos lectores de «Despertar» y de «CNT», así como para pagos a cada una de las secciones señaladas en el resguardo.

FEDERACION L. DE ROANNE

Esta Federación Local, celebrará su asamblea mensual ordinaria, el día 4 de marzo, a las diez de la mañana, en su domicilio social.

Habiendo temas interesantes a informar y a debatir, rogamos la máxima puntualidad.

ROANNE - ALIANZA SINDICAL

Reunidas las representaciones de las organizaciones abajo firmantes, el día 11 de febrero de 1962, ha quedado constituída la Comisión Local de la Alianza Sindical, de acuerdo con las bases de la misma.

Lo que hacemos público, con la firme voluntad de contribuir a la liquidación total, de la denigrante dictadura española.

Por la C.N.T., el president: **B. Reig.**

Por la U.G.T., el secretario: **Ramón Carreres.**

◆

FEDERACION L. DE LYON

GRAN MITIN

De afirmación confederal y libertaria, organizado por la Comisión de Cultura y Propaganda de la C.N.T.-F.I.J.L. en Lyon, que tendrá lugar el día 18 de marzo, en la Sala de Fiestas del Sexto arrondissement, rue de Zèze, Lyon, a las 9 de la mañana en el que intervendrán los siguientes oradores:

Carlos ZIMMERMAN
por la C. de R. Rhône-Loire

José BORRAZ
por el Secretariado Intercontinental

Compañeras, compañeros, trabajadores de la Región, acudid todos a escuchar la voz de la C.N.T. de España en el exilio.

●

Por la tarde, a las 2 y media, gran función teatral por el Grupo artístico «Tierra y Libertad», que pondrá en escena la magnífica obra de Alejandro Casona: **«La molinera de Arcos».**

Este festival está organizado por S.I.A.

◆

NOTAS DE ADMINISTRACION

J. P., Le Mans. — Tu giro fué recibido; se distribuyó como indicabas y a S.I.A. le pasamos los 5 NF.

Hiraldo, Lyon. — Los 10 NF fueron entregados al servicio correspondiente en la fecha de su recepción.

NECROLOGICA

MIGUEL ESPADA

En la F. L. de Périgueux hemos tenido otra pérdida más. Pérdida sentida de todos los compañeros de esta localidad, como sentida será de todos aquellos que han convivido con él y lo han conocido.

Miguel Espada, conocido por «el viejo» en los medios confederales zaragozanos y barceloneses, ha conservado su convicción en las ideas hasta su último aliento. De ello nos han dado pruebas los años que ha estado entre nosotros. Militante de calor libertario, tanto en los medios confederales como fuera de ellos, en su mismo hogar se respiraba el soplo de amor anárquico, supo marcar la manera de ser.

La cruel enfermedad que el hombre no puede aún con ella, ha arrebatado, a los sesenta y cuatro años, una existencia en la flor de su madurez. El día ocho de febrero se hizo su última voluntad: civilmente y sin flores dimos tierra a su cuerpo en el cementerio de Trelyssac, cuya comitiva, españoles y franceses, compañeros y amigos, tenía un unánime sentir: la pérdida de quien supo ser hombre por una parte, y el desgarro de sus más allegados.

Que el dolor que embarga a su compañera e hijos y demás familiares, sea atenuado por la sincera estima que esta F. L. les tiene y por el recuerdo inextinguible del compañero desaparecido.

La F. L. de Périgueux.

Suscripción pro-España oprimida

(HASTA EL 29 DE ENERO 1962)

COMISIONES DE RELACIONES:

	Francos
Suma anterior	1 953 041
Savoie-Isère	18 000
Orléans	22 500
Dijon-Nevers	12 825
Hérault-Gard-Lozère	23 445
TOTAL	2 029 811

FEDERACIONES LOCALES:

Suma anterior	1 567 367
Torreilles (P.-O.)	6 000
Grup. Amig. SIA Torreil.	6 000
Torreilles (P.-O.)	1 300
S.I.A., Perpignan	30 000
Castelsarrasin	10 000
Annecy (H.-Savoie)	3 500
Narbonne	20 000
Les Combes (Isère)	4 000
J. García, Annonay, Ard.	500
R. Fons, Salon (B.-d-R.)	1 000
P. Molina, St-Pons	800
R. Ballovar, Loursau	1000
T. Guzman, Ondes	500
Toulignan (Drome)	5 000
Nantes	7 555
St-Malo	2 000
M. Sánchez, F.L. Nantes	500
Montesinos, idem	500
P. Usón, idem	500
Medina, idem	500
Tarbes	30 000
S.I.A. de Tarbes	30 000
St-Etienne	3 000
Quillan	8 900
F. Ridao, Vacaville, USA	4 700
Dijon	15 000
Imphy (Nièvre)	2 000
Béziers	3 000
Pierrefitte	3 200
TOTAL	1 767 322

TOTAL RECAUDADO
en 29 de enero de 1962

Comisiones de Relaciones	2 029 811
Federaciones Locales	1 768 322
TOTAL	3 798 133

NOTA IMPORTANTE

Recordamos a los compañeros afiliados a nuestra Organización, que los Servicios de Librería que corresponden a la Confederación Nacional del Trabajo en Exilio en Francia, son, con carácter nacional, el Servicio de Librería de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), y, con carácter regional — Zonas Norte y Normandia — el Servicio de Librería del «Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marte, Paris (X°).

Lisez :

« Sociologie fédéraliste libertaire » d'André Respaut (3,50 NF).

« La Pensée chinoise », de Paul Gille (0,50 NF).

Demandez-les au : Service de Librairie. — 4, rue Belfort. — Toulouse (H.-G.).

Fragmentos de Mirón el Sordo (1)

«Y, otra vez, contempló al obrero, con los ojos llenos de tristeza, que por momentos parecían suplicar y otros en cambio dirigirle reproches. El hombre advirtió la insistencia de Mirón. Pensó irritado que él no era un animal amaestrado, en una jaula, ni se quebraba así los riñones para entretenimiento de los desocupados que se paseasen por la calle... Se detuvo, arrojó su hacha al suelo y, enjugándose el sudor con el revés de la manga, atravesó al muchacho con una mirada sombría. Con voz ronca le gritó:

—¡Eh, caballero! ¿miras mi trabajo?»

⁂

«Es sabido que el vigor de la salud moral ha ocasionado sorprendentes curas en el cuerpo torturado por la enfermedad. Así es como en Mirón se abrieron, por algunas horas, las puertas del oído. Sus nervios vibraban febril, intensamente...»

⁂

«¡Palabras!... Tantas palabras santificadas, tantos frutos sonoros del espíritu, tantas modulaciones de la eternidad creadora, profanadas! Como el agua impura de los canales, la palabrería cotidiana corre, espuma y se derrama entre los hombres. Es una especie de enfermedad contagiosa que falsea y degrada al hombre. Este ruido no deja lugar para el recogimiento y ahoga el murmullo del alma, los cantos del corazón. El hombre no habla ya consigo mismo; la palabra por la palabra se vuelve una necesidad, viciosa como el alcoholismo, como el juego de naipes... Es un engaño permanente y recíproco. Un pueblo de demonios se escapa por la boca de los hombres y pervierten, envenenan, atormentan y matan.»

⁂

«Si existen tantos millones de hombres que no conocen lo que hay de humano en ellos, si el progreso intelectual es tan lento, es por la palabra desprovista de sentido, por la palabra que ensordece, embriaga, paraliza el espíritu oculto en cada hombre.»

⁂

«No conozco ningún dios que cuchichee al hombre las verdades definitivas. El destino no es sino nuestra propia obra; es la herencia de las generaciones desaparecidas, pero es al mismo tiempo nuestro temperamento formado por nuestra propia voluntad. Sobre este plantea que rueda entre las armonías astrales, el hombre es su propio dios...»

⁂

«El hombre necesita un supremo misterio: su mundo está edificado sobre este fundamento cuya solidez reside precisamente en esta ignorancia. Si el hombre lo conociera, pereceria lo que da un sentido a la existencia, lo que constituye la verdadera dicha humana: ¡La Aspiración! La exaltación de una cima a otra, el frenesí de la idealización sin tregua...»

«¿Por qué el espíritu no determina una transformación correspondiente al cuerpo? ¿Cuántos millones de años han debido correr solamente para que el hombre pudiese articular palabras, para hacer crecer su cráneo bajo los empujes del volcán cerebral?...»

(1) *Mirón el Sordo* (novela), por Eugen Relgis, con prólogo de Stefan Zweig, más una Introducción de Phileas Lebesque. 151 p., Ed. Organización Medina, Colonia, 1800, Montevideo, Uruguay. Biblioteca Uruguaya de Autores (B.U.D.A.), 1952.

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

«Brasil», S. Zweig, 1.20 NF.

«Breve historia de Francia», Gérard, 3,80 NF.

«Breve historia del Mundo», Wells, 2,50 NF.

«Buenas rutas» (La salud mediante la botánica, II° tomo), 5,00 nuevos francos.

«Buridan», Zevaco, 1,50 NF.

«Cádiz», Galdós, 1,50 NF.

«El Mundo nuevo», P. Besnard, 2.80 NF.

«Margarita de Borgoña», Zevaco, 2.80 NF.

«Marta y María», Palacio Valdes, 1,50 NF.

«Más allá del amor y de la muerte», P. Mata, 2,50 NF.

«Más allá del amor y de la vida», idem, 2,50 NF.

«Max Nettlau», Rocker, 6,00 NF.

«Medallones», A. Reyes, 2,80 NF.

«Memorias del Congreso de mayo de 1945», 0,25 NF.

«Memorias de un cortesano de 1815», Galdós, 1,20 NF.

«Los ángeles negros», F. Mauriac, 5,00 NF.

«Los duendes de la camarilla», P. Caldós, 1,50 NF.

«Los emigrados», Wolkonsky, 4,20 nuevos francos.

«Los espectros», Andreiew, 2.50 nuevos francos.

«Amo y criado», Tolstoi, 4,50 NF.

«Bohemia revolucionaria», Sux, 4 NF.

«Crónica de una emigración», C. Martinez. 15 NF.

«Cuentos de Italia», Gorki, 5 NF.

«En mi hambre mando yo», I. Palencia, 8,50 NF.

«El gran crimen», Tolstoi, 4 NF.

«Enfermedades del sentimiento religioso», Mur Isier, 7.00 NF.

«Escritores ibeoamericanos», Ugarte, 8 NF.

«España en la cruz», F. Gil, 8,50 nuevos francos.

«Historia de Abelardo y Eloisa», L. Martin, 8 NF.

«Historia de la IIa. República», V. Alba, 11,00 NF.

«Historia del Frente Popular», V. Alba, 8,50 NF.

«Historia de un delito», V. Hugo, 8,00 NF.

«Historia sexual de la Humanidad», E. Relgis, 12,00 NF.

«La conquista del pan», Kropotkin, 5,00 NF.

«La Carreta», B. Traven, 9,00 NF.

«La crisis religiosa», Negri, 5,00 nuevos francos.

«La leyenda de los siglos», V. Hugo, 6,00 NF.

«Los primitivos», Reclús, 7,00 NF.

Pedidos al Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondendencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

TRISTES NOTICIAS

En el momento de cerrar este número, llegan a nosotros tristes e inquietantes noticias, que nos hacen temer por la suerte de nuestros compañeros en Argelia.

Se nos acaba de informar que el compañero García Navarro ha sido asesinado en Orán. Por otra parte, se nos afirma que el compañero Camilo López, de Orán también, fué herido gravemente, trasladado a un hospital y que se está sin noticias d él, temiéndose que también haya fallecido.

Después de la tragedia vivida en España, las circunstancias han colocado todavía a estos hombres de la C.N.T. en el punto neurálgico de terribles luchas, en las cuales, apesar de su firme voluntad de no mezclarse en los asuntos interiores de la nación francesa, se ven envueltos y se les hace víctimas de represalias, muchas veces sin otro origen que el odio racial y de partido.

Con angustia esperamos nuevas noticias sobre la suerte que están corriendo nuestros compañeros en el infierno de Argelia.

L'ECOLE MODERNE

III

Enfin, exaltant l'œuvre de Francisco Ferrer, l'auteur conclut :

« C'est le mérite extraordinaire de Ferrer d'avoir fondé une méthode scolaire et publié une série d'ouvrages classiques, qui cherchèrent à fortifier l'enfant contre l'influence des mensonges séculaires. Son crime était d'avoir prouvé que c'est aussi facile et agréable d'apprendre à l'enfant à devenir un être pensant qu'à devenir une machine à prières. Le succès de son effort attira naturellement sur sa tête les foudres cléricales et les persécutions d'un gouvernement sans vergogne. Pourtant, malgré toutes les interventions vexatoires, même la fermeture arbitraire de certaines écoles ou l'emprisonnement des professeurs, le mouvement commencé par Ferrer est devenu trop fort pour être détruit. Les écoles plus nombreuses que jamais, se sont répandues sur toute l'étendue de l'Espagne. La presse de l'Ecole moderne déborde de nouvelles publications ; un bureau central plus grand a été ouvert à Barcelone, et, ce qui est plus important de tout, l'école édite depuis avril 1908 une nouvelle revue mensuelle, « L'Ecole Rénovée », en deux éditions séparées (espagnole et française), publiées simultanément à Barcelone et à Bruxelles. Cette revue est spécialement consacrée au côté technique et pédagogique de l'œuvre et à la discussion des problèmes qui ont rapport au travail varié de l'école. »

L'idée lancée, la méthode précisée et mise au point, allaient se répandre. Accueillies favorablement elles furent bientôt adoptées en Espagne ; une cinquantaine d'écoles furent mises sur pied en moins de cinq ans. Trente volumes constituaient le fonds d'édition de la Bibliothèque de l'Ecole moderne.

C'est alors que se répandirent les calomnies, chères aux disciples d'Escobar.

Un évènement imprévu allait autoriser les pouvoirs publics à seconder les jésuites, rendus furieux par la montée infernale de cet enseignement et de cette propagande rationaliste.

Le 31 mai 1906, à Madrid, se déroulait le mariage d'Alphonse XIII et de la princesse Ena de Battenberg.

Comme le cortège nuptial retournait vers le Palais par la Calle Mayor, une bombe fut jetée.

Ni le roi, ni la reine, hélas, ne furent atteints ; officiellement, il y eut 15 morts et près de 70 blessés.

Qui était l'auteur de l'attentat ? Matéo Morral, fils d'un industriel de Sabadell, qui, à quelque temps de là, surpris par un garde-champêtre, se suicida non sans avoir auparavant abattu le policier.

Mais Matéo Morral avait été employé par Francisco Ferrer à l'Ecole moderne, pour préciser, à la librairie. Une descente de police fut ordonnée, Ferrer arrêté, les professeurs également, l'Ecole fermée.

Le prétexte était trouvé ; Ferrer fut déclaré l'instigateur de l'attentat.

L'Eglise tenait-elle sa revanche ? Elle le pensait, puisqu'elle mit tout en œuvre pour créer une agitation défavorable à Francisco Ferrer. Pour cela elle ne recula devant rien : mensonges, calomnies, tout l'arsenal de la sainte dévotion.

Le fondateur de l'Ecole moderne était l'esprit malfaisant, celui qui avait armé le bras de Morral, le régicide.

Cela faillit bien réussir, mais les accusateurs finirent par devoir renoncer à leurs attaques. Les preuves de complicité étaient par trop puériles. A leur regret, ils abandonnèrent momentanément leur attitude accusatrice, sans renoncer cependant à poursuivre perfidemment leurs intentions.

Voici un échantillon de la presse religieuse à l'époque. Il s'agit d'un journal de Bilbao, « El corazón de Jésus » (Le cœur de Jésus) :

« Morral est un disciple de l'Ecole moderne, un des repaires d'athéisme dans Barcelone. Qu'est-ce que l'Ecole moderne ? C'est un système d'éducation sans Dieu, d'enseignement et d'instruction basés sur des principes libre-penseurs, comprenant des écoles laïques, des revues indécentes, des livres dégoûtants, des réunions blasphématoires, des spectacles irréligieux et des discussions impies.

« Ces crimes (l'attentat de Morral) continueront à se produire tant que les Espagnols soutiendront la liberté de lire, d'enseigner et de penser,

Par HEM DAY

d'où naissent tous ces monstres antisociaux. »

Tandis qu'un peu partout les amis de Ferrer alertés prenaient sa défense, tandis qu'une campagne énergique contre les accusations mensongères était entamée en France, en Italie, en Angleterre, tandis que des hommes de science se levaient pour dénoncer ce procès de tendances et protester contre les tentatives d'assassinats, en juin 1907, après treize mois d'incarcération, le procès se déroula.

Un républicain renégat, il est bon de rappeler son nom, Becerra del Toro, réclama avec fougue la peine de mort contre Ferrer. Mais ce « fiscal » en fut pour ses frais d'éloquence. Après un débat assez long, les chefs d'accusation furent réduits à néant. L'acquittement fut proclamé. Le 13 juin 1907, Ferrer fut déclaré non coupable et de plus une ordonnance lui rendait le droit de reprendre possession de ses fonds confisqués par le gouvernement. La clémence du gouvernement espagnol ne fut pour rien dans cette heureuse issue, car, dès le commencement de l'affaire, celui-ci avait eu l'intention très arrêtée de faire passer Ferrer devant une cour martiale, avec la certitude qu'une sentence de mort serait prononcée. C'est vraisemblablement la force irrésistible de l'opinion publique éclairée de tous les pays civilisés de l'Europe, remuée par l'intervention opportune de la Libre Pensée internationale, qui fit sentir au gouvernement espagnol quelle honte il y aurait pour lui à ne pas traduire sa victime devant un tribunal ayant quelque prétention à la probité judiciaire.

Si Francisco Ferrer parvint, en 1907, à se tirer des griffes du Saint-Office, les bigots poursuivirent leur œuvre de destruction. Aux Cortès, el Señor Silio réclama la fermeture des Ecoles modernes. Après son acquittement, les écoles instituées par Francisco Ferrer et ses amis restèrent closes.

C'est alors que Ferrer porta son activité plus particulièrement sur la Maison d'édition, sur la Ligue et la Revue. Il essayait de donner un caractère plus international à son œuvre.

Pour ce faire, il vint à Paris se mettre en relations avec des professeurs et savants. Mais Ferrer ne perd jamais de vue que l'enseignement officiel même est des plus défectueux, puisqu'il s'inspire des besoins de l'Etat et non de ceux de l'enfant.

On fait appel à la mémoire, alors qu'on devrait développer le raisonnement.

Il essayera donc, sur un plan international, de proposer les projets conçus et réalisés en partie en Espagne.

Dans une longue lettre à C.-A. Laisant, il explique longuement ses intentions et peu de temps après est fondée la Ligue Internationale pour l'Education rationnelle de l'Enfance, dont le but est « de faire pénétrer effectivement les idées de science, de liberté et de solidarité » et « de rechercher et d'encourager les méthodes les mieux appropriées à la psychologie de l'enfant, permettant d'obtenir les meilleurs résultats au prix de la moindre fatigue ».

Cette Ligue compte parmi ses fondateurs : A. France, C.-A. Laisant, W. Heaford, E. Haeckel, G. Serpi, P. Gille, R. Van Eysinga, Les premiers adhérents : L. Descaves, E. Fournière, S. Faure, Grandjeuan. M. et M. Maeterlinck, Malato, Naquet, P. Robin, Sembat, Yvetot, etc...

Le « Boletin de la Escuela Moderna» est repris à Rome sous le titre « La Scuola laïca », au Pérou « La Razón », à Bruxelles « L'Ecole Rénovée », dont le premier numéro porte la date du 15 avril 1908.

Francisco Ferrer considère l' « Ecole Rénovée » comme importante et, dans ce premier numéro, il publie une étude sur la rénovation de l'école, que je reproduis en entier afin de donner une vue d'ensemble de la conception de Francisco Ferrer dans le domaine de l'éducation :

« Quelle est donc notre mission à nous ? Quel est donc le moyen que nous allons choisir pour contribuer à la rénovation de l'école ?

« Nous suivrons avec la plus grande attention les travaux des savants qui étudient l'enfant et nous nous empresserons de rechercher les moyens d'appliquer leurs expériences à l'éducation que nous voulons édifier, dans le sens d'une libération toujours plus complète de l'individu. Mais comment pouvons-nous atteindre notre but ? N'est-ce pas en nous mettant directement à l'œuvre, en favorisant la fondation d'écoles nouvelles où déjà règnera autant que possible cet esprit de liberté que nous pressentons devoir dominer l'œuvre entière de l'éducation de l'avenir ?

« Une démonstration a été faite qui, pour le moment, peut déjà donner d'excellents résultats. Nous pouvons détruire tout ce qui dans l'école actuelle répond à l'organisa-

(Suite en page 3.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

au JOUR le JOUR

L'ENFANT AVEUGLE

ANTONIO ZOZAYA, un des meilleurs journalistes espagnols du début du siècle, rédigea un jour une chronique intitulée « Le berceau froid ». Elle eut un succès comparable seulement à celui du fameux « Cristo en Fornos », d'un autre grand journaliste espagnol : Julio Burell — Fornos étant à Madrid l'équivalent du Chez Maxim's parisien.

« Le berceau froid » fut inspiré par un fait divers : un enfant de quelque mois avait été trouvé mort de faim et de froid dans son berceau. Zozaya faisait, de cet événement cruellement banal, la base d'un étonnant réquisitoire contre la société... C'était l'époque où tous les snobs se piquaient d'anarchisme.

L'époque aussi où les anarchistes faisaient beaucoup parler d'eux.. Pauvres anarchistes ! Ils jetaient, de ci, de là, quelques petites bombes; faisaient, de temps à autre, quelques dégâts. Mais cela fut suffisant pour en faire un véritable fléau d'avortons de l'enfer, pour que la société vote des lois destinées à sa défense et à la persécution implacable de ces ennemis de l'ordre établi.

Les temps ont bien changé ! Les lois d'exception votés en France en Angleterre, en Italie, en Espagne, aux Etats-Unis contre les anarchistes, lois qualifiées de « scélérates », ne sont pourtant pas appliquées aujourd'hui contre ceux qui ont largement éclipsé les faits des terroristes d'antan.

Pensant au « Berceau froid » de Zozaya, j'ai écrit, en tête de ces lignes, « L'enfant aveugle ». C'est aussi un fait divers. L'enfant qui restera aveugle, défigurée pour le restant de sa vie, c'est une fillette de quatre ans et demi, victime de l'explosion de plastique destiné à M. André Malraux.

Si Bonnot et Garnier, si Emile Henry, si Vaillant, si Ravachol n'avaient fait que la millième partie de ce que font les terroristes de la « haute » d'aujourd'hui. qu'aurait-t-on lu dans les colonnes des journaux; qu'aurait-t-on fait, en matière des lois, « scélérates » ou non; d'arrêtés, de tribunaux et d'exécutions ! Et pourtant, ils ne laissèrent derrière eux aucune fillette aveugle. Ils épargnèrent presque toujours les vies humaines; mais les leurs furent immolées.

Je pense à Kurt Wilckens, anarchiste allemand, vengeur des ouvriers massacrés dans la Patagonie argentine, en exécutant, à Buenos Aires, leur bourreau, le lieutenant-colonel Varela. Kurt Wilckens fut grièvement blessé par la bombe qu'il venait de jeter contre Varela parce qu'il s'était précipité pour sauver une fillette qui allait traverser la rue au moment de l'explosion. La fillette s'en tira avec quelques contusions, mais Kurt resta sur place, fut arrêté et assassiné en prison par un homme de main payé pour le supprimer.

Aujourd'hui le drame de cette famille si durement frappée, l'avenir de cette pauvre enfant, victime innocente et qui pour toujours restera marquée, ont suscité un juste émoi... Mais qu'est-ce que cela aurait été si les plastiqueurs, si les terroristes, les tueurs d'aujourd'hui avaient appartenu à des groupements de gauche ! Si au lieu d'être des fils d'écrivains « bien pensants », de gens haut placés, des révoltés sociaux, des nihilistes, des révolutionnaires avaient été mis en question ! La société et ce qu'elle a de plus représentatif, frémirait, s'agiterait, exigerait des châtiments exemplaires. La peine de mort appliquée à tour de bras, les guillotines et les pelotons d'exécution fonctionnant à tous les coins de rue, ne suffiraient pas pour ramener le calme dans tant d'esprits troublés. N'oublions pas la répression de la Commune et les 40.000 fusillés.

Hélas ! Les terroristes de 1962 ne sont plus les miséreux, les hors-la-loi de la fin du siècle dernier et des débuts de ce XXe siècle qui devait nous amener tant de déboires. Logiquement, la réaction politique, sociale, policière, ne peut être la meme.

...Cela n'empêche pas qu'une enfant reste aveugle et défigurée; que beaucoup, beaucoup d'innocents tombent par ci, par là, et que le sacrosaint ordre bourgeois en soit ébranlé... Car c'est sa base même qui est atteinte maintenant.

Frédérica MONTSENY

Cinéma

Un maître : SERGEI EISENSTEIN

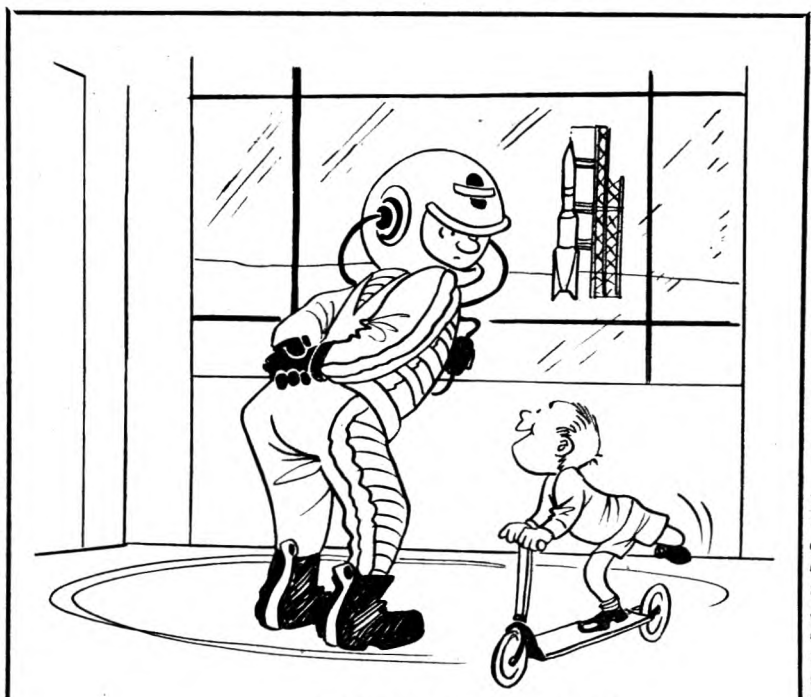
Le 11 février 1948 fut un triste jour dans l'histoire du cinéma. Ce jour-là, mourrait à Moscou l'un des plus grands metteurs en scène, Michailowitch Eisenstein, âgé de cinquante ans à peine. Aucun cinéaste n'a exercé sur le cinéma une influence aussi profonde que lui. Aujourd'hui encore, les œuvres et les écrits théoriques de Sergei Eisenstein constituent une fructueuse école pour les cinéastes du monde entier. Ses notes théoriques sont consignées dans de nombreuses études séparées et dans deux ouvrages : « Film sense » et « Film form ».

Très tôt, déjà, il s'était senti attiré par le cinéma. Il y avait trouvé l'instrument idéal pour exprimer ses conceptions de la vie et des aspirations artistiques. Il a écrit lui-même que : « le film devrait être le reflet fidèle de la vie. De cette vérité, l'artiste doit distiller la portée sociale et le sens philolophique ». Eisenstein n'a jamais dérogé à cette règle ; lorsque, plus tard, sous la pression des circonstances, il fut incité de faire des concessions, il préféra orienter ses activités vers un autre domaine. Jamais son intérêt pour les problèmes complexes du cinéma n'a faibli. La mort le surprit alors qu'il préparait une vaste étude sur les possibilités insoupçonnées des apports techniques : la couleur et le relief.

Le nom d'Eisenstein restera pourtant indissolublement lié à son œuvre des années 1923 à 1932. C'est à cette époque qu'il réalisa ses films les plus importants qui conjointement avec les productions d'autres géants russes entre autres Poedovkin, Swerdlow et Dovjenko, opérèrent une révolution artistique. Les créations d'Eisenstein sont intimement liées à ses conceptions philosophiques : c'est ce que prouve bien son chef-d'œuvre : « Le cuirassé Potemkine ». Très tôt, Eisenstein a appris à considérer le montage comme l'élément de base d'une création cinématographique. Grâce à ses propres expériences et à celles de ses prédécesseurs, il développa la technique du « montage choc ». Eisenstein a appliqué le principe de la dialectique qui nous enseigne qu'on ne s'approche de la vérité qu'en lui opposant une thèse à ses antipodes. Dans « Le cuirassé Potemkine », en opposant sans cesse brutalement, les unes aux autres des séquences choisies à propos, il crée une ambiance dramatique qui croît vers son point culminant. L'exemple le plus éloquent en est la fameuse scène de l'escalier. Deux visions bien distinctes tranchent l'une sur l'autre : d'une part les soldats qui, tels des robots, dévalent de l'escalier comme un fléan en marche et, d'autre part, la foule qui fuit sous l'emprise de la panique. Grâce au procédé des « chocs », l'image d'ensemble est fragmentée en de nombreux détails : un homme mortellement touché s'affaisse, une voiture d'enfant dégringole les marches de l'escalier, le visage angoissé d'une femme, etc... Les images se suivent à un rythme toujours accéléré : des bottes de soldats, des corps qui tombent, des visages immobiles, des yeux effrayés, le tout se terminant par une décharge des canons menaçants du « Potemkine ».

Après bientôt quarante ans, ce

(Suite en page 3.)



— Papa ! ! Ça marche ! ! !